

# *GÉOGRAPHIE MILITAIRE*

## VI

### ALGÉRIE et TUNISIE

Colonel NIOX

<b>Nb de pages :</b> 44	<b>Taille :</b>	<b>Date :</b> Décembre 2005
<b>Référence :</b> GÉOGRAPHIE MILITAIRE - ALGÉRIE et TUNISIE - 2ème édition - 1890		
<b>Auteurs :</b> Colonel NIOX		
<b>Chapitre :</b> RÉGION DE L'OUEST (PROVINCE d'ORAN)		
<b>Destinataires :</b> Visiteurs du site <a href="http://aj.garcia.free.fr">http://aj.garcia.free.fr</a>		
<b>Remarques</b>		
Merci pour vos encouragements à <a href="mailto:aj.garcia@free.fr">aj.garcia@free.fr</a>		

Plein écran



# Sommaire

<b>RÉGION DE L'OUEST (PROVINCE d'ORAN)</b>	<b>7</b>
<b>TELL ORANAIS</b> . . . . .	8
Bassin de la Tafna, monts de Tlemcen, et monts des Traras . . . . .	9
Bassin de la Sebkhâ d'Oran. Monts du Tessala . . . . .	13
Bassins du Sig et de l'Habra. Monts de Daya, de Saïda, et des Beni Chougran . . . . .	13
Coupe théorique des monts des Beni Chougran . . . . .	14
Bassins de la Mina et de l'oued Riou . . . . .	15
<b>HAUTS-PLATEAUX</b> . . . . .	18
Zone frontière et Sahara marocain . . . . .	25
Expédition du général de Wimpfen (1870) . . . . .	27
<b>MONTAGNES DES Ksour ET OASIS DES OULAD SIDI CHEICK</b> . . . . .	29
Montagnes des Ksour . . . . .	29
Oulad Sidi Cheikh . . . . .	37
<b>MONTAGNES DU KSEL ET DU DJEBEL-AMOUR</b> . . . . .	40
Le Djebel-Amour . . . . .	40
Organisation défensive de la frontière marocaine et du Sud-Oranais . . . . .	43



# Table des figures

1	Coupe théorique suivant le méridien de Tlemcen. . . . .	12
2	Coupe théorique des monts des Beni Chougran. . . . .	14
3	Environs de Figuig. . . . .	32
4	Vue panoramique de l'oasis de Figuig. . . . .	33



# RÉGION DE L'OUEST (PROVINCE d'ORAN)

La limite de la province d'Oran est tracée à l'est depuis depuis le cap Kramis ; elle traverse le massif du Dahra , coupe le Chélif, traverse le massif de l'Ouarsenis, laisse à l'est les bassins des Zahrès et Laghouat.

A l'ouest, les limites sont celles du Maroc ; nous avons déjà dit combien elles sont défectueuses et la suite de la description le fera ressortir encore. La frontière aurait été plus naturellement et plus avantageusement tracée sur la Moulouïa. Elle aurait dû nous laisser le chott el-Gharbi entier, le chott Tigri, le groupe des oasis de Figuig, et la ligne de l'oued Messaoura, qui est la route la meilleure pour aller au Touat et au Soudan.

**Les grandes régions naturelles de la province d'Oran sont :**

**1° Le Tell, qui se subdivise en :**

- bassin de la Tafna, monts de Tlemcen, et monts des Traras ;
- bassin de la Sebkha, d'Oran et monts du Tessala ;
- bassin du Sig et de l'Habra, monts de Daya, de Saïda, et des Beni Chougran ;
- bassin du Chélif inférieur, Mina et oued Riou.

**2° Les Hauts-Plateaux.**

**3° Les montagnes des Ksour et les oasis des Oulad Sidi Cheikh.**

**4° Les montagnes du Ksel et le Djebel-Amour.**

La directrice principale des relations entre le Tell et le Sud-Oranais est donnée par le chemin de fer d'Arzeu à Saïda, prolongé par le Kheider et Mecheria jusqu'à Aïn-Sefra <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Nous ferons observer que l'expression de bassin appliquée au régime hydrographique de l'Algérie doit s'entendre d'une succession de cuvettes situées à des étages différents : les eaux descendent de l'une à l'autre par des brèches plus ou moins longues, plus ou moins étroites, qui brisent les digues formées par les rides orographiques. Celles-ci sont, d'une manière générale, orientées du sud-ouest au nord-est, parallèlement à la côte, tandis que la rivière principale de chaque bassin, c'est-à-dire le cours d'eau collecteur, court ordinairement du sud au nord, descendant d'étage en étage, et perce par conséquent les murailles montagneuses.

Cette observation est générale.

## TELL ORANAIS

**Côtes.** – Les rîfles montagneuses qui marquent le premier étage des plissements de l'Algérie sont disposées en échelons les unes derrière les autres, de sorte que leurs extrémités projettent des caps à l'abri desquels se sont creusés des ports de peu d'étendue, ouverts au nord-est, mais assez bien abrités contre les vents les plus fréquents et les plus dangereux qui sont ceux du nord-ouest.

L'embouchure de l'oued **Adjeroud** marque la frontière du Maroc, au fond d'une baie que ferme à l'est le promontoire du cap Milonia.

Le port de **Nemours** (Djema Ghazouat, le nid des pirates) n'est pas assez protégé pour que les vapeurs qui font les escales de la côte puissent s'y arrêter par tous les temps. C'est l'ancien *ad fratres* des Romains, nom qui lui venait de deux écueils, « les frères », situés à 600 mètres de la côte.

A 10 kilomètres au sud, se trouve le marabout de Sidi Brahim, illustré par l'héroïque résistance d'un petit détachement français (22 septembre 1845) contre l'émir Abd el Kader . C'est à Sidi Brahim que, deux ans plus tard, en 1847, Abd el-Kader vint se rendre au général de Lamoricière.

En face de l'embouchure de la Tafna, l'île volcanique de **Rachgoun** (*insula acra*), située à 2 kilomètres de la côte, avec un phare, protège un bon mouillage.

Un camp avait été établi à Rachgoun en 1841 pour les ravitaillements de Tlemcen. Une ville ne tardera pas à s'y créer. Ce sera le port de Tlemcen, lorsque le chemin de fer sera construit.

A quelques kilomètres, à l'est, sont les mines de fer extrêmement riches des Beni Saf.

Entre le cap Figalo et le cap Sigale sont les îles Habibas.

Entre le cap Falcon et la pointe Abuja (ou de l'aiguille) se creuse le golfe d'**Oran**. Le port d'Oran est tout artificiel et n'offre pas de mouillage extérieur ; mais, à quelques kilomètres à l'ouest, se trouve la belle rade de Mers el-Kébir, qui peut, abriter une flotte entière. Elle est défendue par quelques batteries de côte et dominée par le fort du Santon, de construction récente. Cette position est une des plus importantes du bassin occidental de la Méditerranée.

Oran a une population de 58,500 habitants, qui s'accroît rapidement, Les Espagnols y sont en grand nombre. La ville se développe par des constructions neuves très étendues, surtout dans la direction du faubourg de Karguentah. D'anciennes fortifications, datant de l'occupation espagnole, couronnent les rochers au-dessus de la ville.

A l'est d'Oran, la côte est soutenue par une arête rocheuse que dominant le cône remarquable de la **montagne des Lions** (djebel Kahar, 300m) et les crêtes du djebel Orouze (600m). Elles projettent trois caps : l'Aiguille, Ferrat, et Carbon, et protègent le mouillage et le port, d'Arzeu.

En continuant vers l'est et après avoir doublé le cap Ferrat, on arrive à la baie d'**Arzeu**, qui est comprise entre les caps Carbon et Ivi ; sur la côte ouest, le port, un des meilleurs mouillages de l'Algérie, peut recevoir les navires de toutes grandeurs ; il



est défendu par trois batteries. C'est un des points principaux de l'exportation de l'alfa, pour l'exploitation duquel a été construit le chemin de fer d'Arzeu à Saïda.

Au fond de la baie, au milieu des marécages, près de l'ancien port de Porto-Poulo<sup>2</sup>, se jette la Macta ; enfin, en face d'Arzeu, sur la côte est, se trouve la petite ville importante de **Mostaganem**, dont le port est peu praticable et au nord de laquelle vient finir le Chélif.

Les environs de Mostaganem sont remarquables par leurs cultures. A 3 kilomètres à l'ouest, est le village de Mazagran, dont le nom rappelle l'héroïque résistance des 300 hommes du capitaine Lelièvre en 1845 ; plus loin Rivoli ; à l'est, le village de Pelissier, et, plus près du Chélif, Aïn Tedeles, le centre principal agricole de la région ; au sud, Aboukir, Aïn Nouissy, etc.

A part de très rares exceptions, on ne voit pas dans le Tell de la province d'Oran de pays réellement montagneux, L'horizon semble toujours bordé, de hautes montagnes, mais en s'approchant tout se réduit. On ne trouve plus que des collines médiocres ou des plaines inclinées et souvent profondément ravinées, formant des étages successifs. Il n'y a pas de vallées profondes et bien dessinées, ni de pics saillants et, par suite, l'ensemble offre une grande monotonie d'aspect.

### Bassin de la Tafna, monts de Tlemcen, et monts des Traras

L'embouchure de la Tafna est en face l'île Rachgoun, Les premières eaux descendent d'un sillon formé par l'ourlet montagneux qui borde les Hauts-Plateaux, La **Tafna** (ou l'oued el-Merdja qui en est une des têtes) et l'oued **Isser**, qui en est le principal affluent, y prennent leurs sources au pied du djebel Kouabet et coulent en sens opposé. Les deux rivières décrivent ensuite une grande circonférence, la première à l'ouest, la seconde à l'est, pour se réunir à Remchi, à 25 kilomètres de la côte, enveloppant ainsi dans leurs courbes le massif montagneux de Tlemcen, L'oued Sikha, affluent de l'Isser, coule du sud au nord en traçant à peu près le diamètre de cette circonférence.

**Sebdou** se trouve au centre de la clavette supérieure de la Tafna, en face de la cassure par laquelle s'écoulent les eaux qui traversent un rempart de 1400 à 1600 mètres d'altitude (Ras er-Roudjen, 1413m ; djebel Kouabet, 1621m) ; c'est une position importante gardée par une redoute, point d'appui des colonnes qui opèrent sur les Hauts-Plateaux, dans les environs de la frontière.

Lorsque la rivière se dégage des longues gorges dans lesquelles son lit est encaissé, elle reçoit, sur sa rive gauche, les eaux d'un vaste demi-cercle de montagnes dont les ravins dessinent un éventail à la poignée duquel est Lalla Maghnia.

Ce sont : l'oued **Mouïla** ;

son affluent l'**Isly**, qui traverse le célèbre champ de bataille du 12 août 1844, et dans

<sup>2</sup>Appelé vulgairement Port-aux-Poules. — Poulo, signifie port dans le langage levantin. Porto-Poulo serait donc une tautologie du mot port et c'est par une corruption plaisante, qu'on l'aurait appelé Port-aux-Poules ; mais cette opinion a été contestée. Le nom de *Mers-el-Djoudjad* qui veut dire également port aux poules est, paraît-il, usité chez les Arabes.

le bassin duquel se trouve Oudjda, ville marocaine importante, résidence d'un Amel dont l'influence rayonne sur notre territoire ;

l'oued **Ouerdefou**, qui passe à Lalla Maghnia ;  
et d'autres moins importants,

**Lalla Maghnia** est, par conséquent, une position de laquelle on peut commander le réseau des chemins qui suivent ces nombreux ravins : c'est un poste militaire qui surveille la frontière marocaine. Une route conduit de Lalla Maghnia à Nemours, par Nedroma, en traversant une arête de 1000 à 1100 mètres.

Après avoir reçu l'Isser à Remchi la Tafna perce la muraille des montagnes des **Traras**. Le dernier bourrelet qu'elle franchit près de la côte, a encore des altitudes de plus de 400 mètres,

L'**Isser**, qui prend sa source dans le même sillon que la Tafna, coule d'abord vers le nord-est ; il se replie ensuite perpendiculairement au nord et se dégage des montagnes par de belles cascades d'environ 12 mètres de hauteur. Il coule alors dans la large vallée des Oulad Mimoun, dont les terres argileuses rougeâtres portent de superbes moissons. Un village de colonisation, Lamoricière, a été créé dans cette vallée, près de l'emplacement d'une ancienne ville romaine que l'on croit être *Rubrae* (les terres rouges), et dont les ruines très étendues sont appelées par les Arabes Hadjar Roum (les pierres romaines). C'était un des postes extrêmes de l'occupation romaine vers le III<sup>e</sup> siècle.

L'Isser reçoit (r. g.) l'oued **Chouli** ; puis il passe au Pont de l'Isser, village de colons sur la route de Tlemcen à Ain Temouchent.

L'oued **Sikka**, le principal affluent de l'Isser, a une direction générale sud-nord ; il forme de superbes cascades en franchissant le dernier escalier des monts de Tlemcen, et fournit des eaux aux moulins et aux belles cultures des villages de Safsaf, de Négrier, etc.

A l'époque de la lutte contre Abd el-Kader, le ravitaillement de Tlemcen se faisait en partant du camp de Rachgoun, par la route qui remonte la Tafna puis l'oued Sikkah. Dans une de ces opérations, le général Bugeaud ayant attiré l'émir sur un terrain favorable entre la Sikkah et l'Isser, le battit complètement (6 juillet 1836). Mais par le traité de la Tafna, signé l'année suivante (30 mai 1837), on abandonna Rachgoun, le camp de la Tafna, Tlemcen ; on reconnut, l'autorité d'Abd el-Kader sur toute la province d'Oran, à l'exception de quelques villes de la côte, et on lui constitua ainsi un véritable royaume dont Tlemcen devint la capitale.

Au sud de Sebdou, la limite orographique du Tell est marquée par une ride entre le djebel Tnouchfi et le djebel Ouargla.

Le djebel **Tnouchfi** (1842m) point culminant de la région, marque la séparation des eaux qui coulent au sud-ouest dans le bassin de la Moulouia, au nord-est dans la vallée de la Tafna, à l'est dans la daya Ferd.

A l'est de Sebdou, le djebel **Ouargla** (1412m) marque de même la séparation entre

les eaux de la Tafna, celles de la daya Ferd, et celles du bassin du Sig.

La bordure méridionale de la daya Ferd est dessinée par les crêtes jurassiques d'une ride qui émerge des alluvions quaternaires (djebel Mekaïdou, 1470m).

Au pied du versant sud de ces hauteurs, sur le méridien de Sebdou et à 50 kilomètres de distance, le poste d'**el-Aricha** (redoute et quelques maisons) surveille la frontière marocaine, la tribu des Oulad en-Nahr, et la grande tribu des Hamian, dont les terres de parcours enveloppent le choit el-Gharbi. C'était, avant l'insurrection de 1881, le poste le plus avancé de notre occupation permanente dans le Sud-Oranais. La frontière marocaine est à 40 kilomètres à l'ouest. Elle coupe le djebel Sidi el-Habet.

Sous le nom de **Monts de Tlemcen**, nous désignons l'ensemble des montagnes qui comprennent la ride du djebel Tnouchfi et les rides successives et à peu près parallèles qui s'étagent entre la Tafna et l'Isser : chaîne des Beni Smiel (dj. Kouabet, 1621m) : chaîne du Nador (1580m) ; chaîne de Lella Setti (1016m), et du djebel Roumelia (1209m).

Elles présentent, en général, de fortes escarpes vers le nord l'oued Sikka franchit la dernière d'entre elles à l'est de Tlemcen, en formant des cascades remarquables.

**Tlemcen**, adossé au dernier étage de ces montagnes, au pied des rochers à pic de Lella Setti (1016m), à la lisière des calcaires jurassiques et dominant les riches terrains des couches tertiaires, est ainsi dans une situation exceptionnellement avantageuse. Les observations géologiques qui précèdent expliquent l'importance que cette ville a eue de tout temps. Abrisée des vents brûlants et des sables du Sahara par les écrans des montagnes, elle reçoit, au contraire, les vents plus frais de la mer. Son altitude de 830 mètres lui donne un climat sain et tempéré, avec une température moyenne de 17° environ, et des écarts de 0° en décembre et de 41° en août (la moyenne du mois d'août restant inférieure à 30°).

La ville est entourée de belles cultures et de magnifiques bois d'oliviers qui fournissent des huiles renommées.

Avec 18,400 habitants en 1886, c'est la cinquième ville de l'Algérie après les trois chefs-lieux de départements et Bône. C'est un centre de marchés importants, fréquentés par les caravanes du Sud-Oranais et du Maroc.

Au milieu de la ville est une forte citadelle, le *Mechouar*<sup>3</sup>, l'ancien palais des émirs, où sont réunis aujourd'hui les casernes et les établissements militaires. A côté du quartier européen subsiste la vieille ville arabe aux maisons à demi effondrées, avec de vastes et belles mosquées. Les Juifs sont nombreux (3 à 4.000) et forment une corporation puissante.

Les poètes arabes ont souvent chanté les beautés de Tlemcen, la reine du Maghreb. Au temps des Romains, elle s'appelait *Pomaria* ; au temps des Arabes, c'était **Agadir**, sans cesse disputée dans les guerres entre les Almoravides et les Almohades. Tlemcen devint ensuite la capitale d'un royaume duquel relevaient Oran, Arzeu, Mostaganem,

<sup>3</sup>Lieu où se tient le conseil ; ainsi nommé parce que c'était le lieu de réunion des ministres.

Mazagran, Nedroma etc. Elle avait, dit-on, 125,000 habitants. Les sciences et les arts y étaient en honneur. Elle vit naître des savants et des hommes illustres, entre autres le célèbre historien Ibn Khaldoun. Ce fut au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle « une des villes les mieux policées et les plus civilisées du monde ».

Au XIV<sup>e</sup> siècle, elle avait résisté pendant huit ans (1299 à 1308) aux sultans mérinides. Pendant ce long siège, les assiégeants construisirent, sur l'emplacement de leur camp, une ville entière, Mansoura, dont l'enceinte et la grande mosquée offrent encore des ruines fort curieuses et bien conservées. La domination turque pesa lourdement sur Tlemcen pendant près de 300 ans.

Après la prise d'Alger par les Français, l'empereur du Maroc Abd er-Rhaman tenta de s'en emparer. Les Kouloughlis, sous le commandement de Mustapha ben Ismaïl, résistèrent courageusement dans le Mechouar, d'abord pour les Turcs, puis pour les Français, qui les prirent à leur solde.

Occupée par le général Clauzel en 1836, Tlemcen fut énergiquement défendue par le capitaine Cavaignac ; le traité de la Tafna (20 mai 1837) la céda à Abd el-Kader, qui en fit sa capitale. Depuis 1842, elle a été définitivement gardée par nous.

A quelques minutes au nord de Tlemcen, le village arabe de Sidi bou Médine s'est groupé avec ses jardins et ses vergers sur le flanc de la montagne, auprès d'une fort belle mosquée et du tombeau d'un marabout vénéré. C'était autrefois le lieu de retraite et de repos favori des sultans de Tlemcen.

Lorsque la Tafna a réuni ses eaux à celles de l'Isser, à Remchi, elle coule directement au nord en perçant la chaîne du littoral.

Les montagnes qui constituent cette chaîne ont un relief important, rendu plus sensible par le voisinage de la mer. Nous donnons à leur ensemble le nom de **Monts des Traras**. L'orientation des crêtes est toujours sensiblement la même avec quelques variations de direction.

Le sommet principal est le djebel **Filhaucen** (1157m), à l'est de Nedroma. Sa crête calcaire domine des terrains fort anciens, schistes et granits. A 40 kilomètres environ au sud de Lalla Maghnia, près de la frontière, sont les mines de plomb argentifère de Gar Rouban.

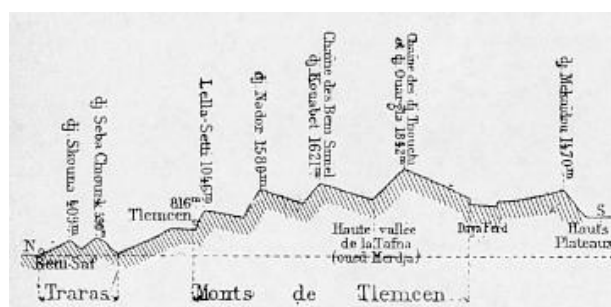


FIG. 1 – Coupe théorique suivant le méridien de Tlemcen.

## Bassin de la Sebkhha d'Oran. Monts du Tessala.

Au sud d'Oran, est une grande dépression analogue aux chotts, la **Sebkhha**, qui contient une mince nappe d'eau salée. Elle occupe le fond d'un bassin, dont la ceinture méridionale est formée par la longue chaîne du **Tessala** (1063m). Elle est bordée au sud par la plaine de la Mléta.

Les plateaux et les pentes du Tessala sont particulièrement fertiles. Leur orientation est, comme pour les autres rides, entre 65° et 70° nord-est. Les escarpes sont au sud.

A l'extrémité orientale de cette ride, le cône du djebel **Tafaroui** domine la coupure dans laquelle a été tracé le chemin de fer de Sidi bel Abbès.

Le bassin de la Sebkhha est séparé de la mer par une rife de 500 à 600 mètres, le **Ghamera**, qui porte la forêt de Msila. Elle se termine par la colline de Santa Cruz, au-dessus d'Oran.

A l'ouest, sont la vallée de l'oued Hallouf, avec l'important centre d'Aïn Temouchent (708m), et la vallée du rio Salado (ou oued Melah).

Ces territoires, en partie déjà transformés par la culture européenne, formaient les domaines des tribus des Douair et des Sméla, les premières qui se soient soumises à la France et dont la fidélité ne s'est jamais démentie.

## Bassins du Sig et de l'Habra.

### Monts de Daya, de Saïda, et des Beni Chougran.

Au fond du golfe d'Arzeu, près de Port-aux-Poules, se jette la **Macta**, qui n'est que l'émissaire des marais du même nom où viennent se réunir les eaux du Sig et celles de l'Habra. Les têtes de ces deux rivières se trouvent sur la lisière des Hauts-Plateaux, que nous appelons **monts de Daya**, à l'ouest du chemin de fer d'Aïn-Sefra et **monts de Saïda**, à l'est.

Les **monts des Beni Chougran** forment le rempart le plus septentrional de la région montagneuse dont les eaux s'écoulent par le Sig et par l'Habra.

Les crêtes principales de ces montagnes sont parallèles entre elles.

Le **Sig** (qui s'appelle, d'abord, l'oued Mekerra) a ses sources au pied du djebel Beguira (1402m) (mont de la vache), près du village de Bedeau (Ras el-Ma, tête des eaux), chantiers d'alfa sur la route de Sebdu à Daya et Saïda.

Le Sig (Mekerra) descend par une gorge rapide, passe à Magenta, bordj et village ; à Ben Youb ou Chanzy (ancien poste militaire romain sous le nom d'*Albulae*), Boukanifis, pénitencier agricole. Le Sig débouche ensuite dans la combe de **Sidi bel Abbès**, ville de construction moderne (1849), créée pour assurer la possession du pays entre Tlemcen et Mascara, une des plus jolies de l'Algérie, en pleine croissance (13,300 habitants), salubre, abondamment pourvue d'eau, au centre d'un territoire très fertile, nœud de nombreuses routes, centre principal des Espagnols de la province d'Oran.

A partir des Trembles, la rivière longe le pied de la muraille qui ferme au sud le bassin de la Sebkhha d'Oran ; elle la franchit par une brisure à la sortie de laquelle est

Saint-Denis du Sig. Un barrage large de 43 mètres sur une hauteur de 9 mètres, en retient les eaux qui sont ensuite distribuées pour alimenter les riches cultures de la plaine du Sig, les moulins et les usines<sup>4</sup>. La route de Sidi bel Abbès à Oran et le chemin de fer quittent la vallée aux Trembles et débouchent sur le versant septentrional à Sainte-Barbe du Tlélat.

L'**Habra** est formée de quatre branches principales :

- l'oued **Tenira**, qui descend du massif de Daya,
- l'oued **Mouça**, dont les têtes sont voisines de celles du Sig (Mekerra),
- l'oued **Saïda**, qui passe à Nazereg, Franchetti, et qui se réunit à l'oued **Traria**, (affl. de droite).

Ces trois dernières rivières descendent de la bordure des Hauts-Plateaux. On peut considérer l'oued Saïda comme la branche principale de l'Habra. L'Habra, qui s'appelle alors oued el-Hammam, perce ensuite la muraille montagneuse des Beni Chougran ; elle en sort à Perrégaux. Au sud de ce village, un magnifique barrage en retient les eaux dans un bassin de 14 millions de mètres cubes, d'où elles sont réparties pour l'irrigation des terrains de cultures<sup>5</sup>.

**Le massif de Mascara ou des Beni Chougran** comprend plusieurs arêtes parallèles à l'orientation ordinaire du nord de l'Afrique et présentant de fortes escarpes au nord.

La première a pour cime principale le Bou Ziri (697m) entre Saint-Denis et Perrégaux. La deuxième a son altitude maximum au djebel Nador (808m), au nord-est de Mascara.

### Coupe théorique des monts des Beni Chougran

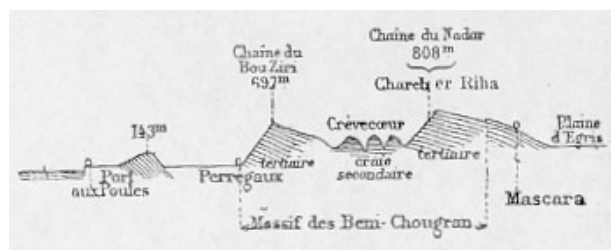


FIG. 2 – Coupe théorique des monts des Beni Chougran.

Entre les deux est un terrain profondément érodé, sans végétation aucune, formé de craie ou de schistes d'un âge antérieur aux crêtes qui le bordent ; on dirait qu'une érosion, étonnamment puissante, l'a dépouillé des couches tertiaires qui le recouvraient et dont on voit les brisures au sud. Le ravinement continue de nos jours. En 1881, ce sont des masses d'eau énormes, glissant sur ces couches imperméables, qui ont causé le désastre de Perrégaux.

<sup>4</sup>Ce barrage a été rompu par les crues en février 1885, l'inondation a causé de graves désastres.

<sup>5</sup>Cette digue a été rompue au mois de décembre 1881. On l'a reconstruite.

La route de Mascara à Mostaganem traversait autrefois ce pays désolé. Les fatigues qu'ils y éprouvaient lui ont fait donner par nos soldats le nom de Crèvecoeur, qui lui est resté. Ces montagnes sont le domaine de la tribu des Beni Chougran, dont la mauvaise réputation ne s'est point encore démentie.

La troisième crête est moins accentuée. Sur son versant sud, à 585 mètres d'altitude, est assis **Mascara**, qui domine au nord l'immense plaine d'Egris, prolongée par la plaine de Traria. Ces plaines, extrêmement fertiles, sont couvertes de fermes et de villages florissants : Saint- Hippolyte, Saint-André près de Mascara, Palikao, Charrier, Benian. Franchetti, Nazereg. Les plantations de vignes ont particulièrement réussi sur les coteaux de Mascara. La main-d'œuvre agricole est surtout fournie par les Marocains et par les Espagnols. Ceux-ci arrivent en grand nombre, depuis quelque temps, mais la plupart retournent au pays après avoir amassé un petit pécule. Quelques familles se fixent cependant et font souche.

Du sommet du Chareb er-Riha (la lèvre du vent), 806m au nord de Mascara, on peut apercevoir la mer ; mais les vents rafraîchissants sont arrêtés par cette crête même, tandis que Mascara est exposé aux vents chauds du sud.

Abd el-Kader, qui était de la grande tribu voisine des Hachem, avait fait de Mascara sa résidence favorite. La ville fut brûlée par nous en 1835, reconstruite et ruinée de nouveau par les Arabes en 1841, époque à laquelle nous en primes définitivement possession.

Les plaines d'Egris et de Traria sont limitées au sud par des hauteurs qui atteignent 1204 mètres au djebel Nesmote et dont on voit les escarpements (1024m) au-dessus de Franchetti. Puis le pays est ondulé jusqu'au dernier bourrelet qui limite le Tell et sur le versant nord duquel est Saïda. Le chemin de fer franchit les pentes par des courbes fort prononcées.

Cette arête semble prolonger les crêtes du djebel Beguira (sources du Sig et de l'oued Mouça). Au delà se développent les Hauts-Plateaux.

Entre les hautes vallées du Sig et de l'oued Mouça, se dresse une crête boisée fort élevée, la crête de Daya (vigie 1392), qui est le premier rempart du Tell du côté des Hauts-Plateaux. Sur le sommet est une sorte de blockhaus, auprès duquel se sont groupées quelques maisons d'un petit village.

Dava et Saïda sont les premiers postes fortifiés du Tell.

### **Bassins de la Mina et de l'oued Riou.**

La vallée de la **Mina**, affluent du Chélif inférieur, est sensiblement parallèle à celle de l'Habra. Cette vallée et celles de ses affluents principaux, rivière de Tagremaret (oued el-Abd), rivière de Frenda (oued el-That), ont leur origine à la lisière des Hauts-Plateaux, descendent du sud au nord et traversent une région très montueuse entre des falaises de grès profondément érodées.

Frenda est près de la tête de leurs eaux, sur un petit plateau cultivé (1130m), en vue « du superbe amphithéâtre du djebel Gaada ».

Entre l'oued el-That et l'oued el-Abd, la crête du djebel **Sidi ben Halyma** est remarquable.

La colonisation européenne n'a point encore abordé les hautes vallées de la Mina, où se trouveront des terres fertiles. Ce pays est cependant traversé déjà par les routes stratégiques qui conduisent de Mascara à Tiaret par Palikao et Sidi Djilali ben Amar, de Mascara à Frenda, de Tiaret à Frenda, Tagremaret, Saïda. Cette dernière route, connue sous le nom de *route Lamoricière*, a été construite pour établir une liaison entre les postes chargés de surveiller la limite sud du Tell ; elle se prolonge à l'ouest sur Daya et Sebdu, à l'est sur Teniet el-Haad et Boghar.

La Mina vient du djebel Harbouz, sur la limite des plateaux ; elle passe à 12 kil. de Tiaret ; près du point où la traverse la route de Frenda, elle forme de belles cascades d'une quarantaine de mètres. Après un cours très tourmenté, dans un pays peu peuplé, elle se dégage des montagnes à Relizane. Ses eaux, retenues par un grand barrage comme celles du Sig et de l'Habra, en fertilisent les terres.

A quelques kilomètres en aval, elle reçoit (r. g.) l'oued **Hillil**. Cette rivière descend du djebel Nador dans les monts de Mascara, près d'el-Bordj ; un barrage retient également ses eaux pour l'irrigation des terres du village de l'Hillil.

La ligne ferrée d'Alger à Oran suit, au nord, le pied des montagnes, en reliant entre eux plusieurs centres de colonisation importants des **Plaines du Chélif** et du **Sig** : Saint-Aimé, Relizane, l'Hillil, Perrégaux, Saint-Denis, Sainte-Barbe du Tlélat, dont les cultures sont irriguées grâce aux barrages dont nous avons parlé.

A l'est de la Mina coulent à peu près parallèlement :

l'oued **Djidjouia**, dont la vallée est suivie en partie par la route de Relizane à Tiaret par Zemmora,

et l'oued **Riou** qui descend de la lisière des Hauts-Plateaux, passe au pied d'Ammi Moussa, village et poste fortifié, et traverse le chemin de fer à Inkermann.

Au nœud orographique duquel descendent les premières eaux de l'oued Riou et de l'oued Mina, se trouve **Tiaret** (2800 hab.) (1083m d'altitude), créé en 1843, dans une position stratégique importante ; c'est une base de ravitaillement pour les colonnes qui opèrent sur les Hauts-Plateaux, au centre des immenses pâturages des Harar, qui possèdent de grands troupeaux de moutons et de beaux chevaux. C'est un des points les plus importants du Sud. Il s'y tient un grand marché d'échange entre les produits du Tell et ceux des caravanes sahariennes. Les routes de Saïda, Mascara, Relizane, Teniet el-Haad, viennent s'y réunir.

Près de Tiaret sont les ruines de Tagdemt, détruit en 1841, une des places d'Abd el-Kader. Il s'y trouvait un oppidum romain.

Tiaret est la tête de la route de ravitaillement du poste d'Aflou, dans le Djebel-



Amour, et un grand marché pour les tribus. Cette route passe à quelque distance d'Aïn Souguer, autrefois résidence de Sarahoui, ancien agha des Harar, et à Oussekr où est installé un poste de surveillance. A moitié chemin d'Oussekr et d'Aflou sont les puits d'ed-Dib (du chacal).

## HAUTS-PLATEAUX

Après la conquête, lorsqu'il s'agit de consolider notre occupation en Algérie, on se demanda quelles limites il convenait de lui donner dans le Sud.

On connaissait fort imparfaitement les conditions de vie des tribus nomades et la nature de leur pays. Les uns conseillaient la création d'une ligne continue de postes destinés à couvrir notre frontière méridionale, recommandaient de ne pas se laisser entraîner dans des expéditions lointaines contre des tribus souvent insaisissables, et de laisser à eux-mêmes, sans s'ingérer dans leurs affaires, les nomades du désert.

Mais une connaissance plus exacte du mode d'existence des tribus sahariennes devait bientôt modifier, au moins en certains points, cette manière de voir.

« Arrivé à l'extrême limite du Tell, écrivait le général Daumas, où l'on a occupé les postes de Sebdou, Daya, Frenda, Takdempt, Tiaret, Teniet et-Raad, Boghar, Bou Sâada, Msila, Biskra, Tebessa, on a cru, sur la foi d'anciens géographes, être en plein désert, que là commençait le vide, et qu'à part quelques tribus égarées, errantes dans les sables, ou totalement circonscrites dans d'étroites oasis, il n'y avait plus sur ce sol déshérité ni famille humaine, ni végétation. Ce désert, on l'a successivement sondé; partout, on y trouve des villes, des villages, des tentes, une vie active mais exceptionnelle. »

Les tribus sahariennes se déplacent avec une grande régularité. Pendant l'été, elles remontent vers le nord pour trouver des pâturages et pour faire les échanges de leurs produits contre ceux du Tell, contre des grains surtout; lorsque l'hiver s'approche, elles redescendent dans le Sahara. Ces migrations périodiques amènent des relations constantes entre elles et les populations sédentaires que nous avons les premières soumises à notre autorité, et nous obligent à exercer sur les unes et sur les autres une active surveillance.

Il est impossible de supprimer ces relations. Le peuple qui domine dans le Tell ne peut, par conséquent, se désintéresser de ce qui se passe dans le Sahara, parce que de là viendront souvent, avec les caravanes de nomades, les excitations religieuses qui troublent les sédentaires du nord de l'Algérie.

Il est donc bien difficile de déterminer une frontière aux territoires du Tell. Les prédications de quelques marabouts fanatiques, les querelles de tribus à tribus, des violences exercées contre celles que nous protégeons directement, des tentatives d'insurrection, nous mettent souvent dans la nécessité de porter nos troupes à grande distance et d'avoir dans l'extrême Sud non seulement des postes d'observation, mais encore des magasins où puissent se ravitailler les colonnes expéditionnaires.

Il convient peut-être d'ajouter encore à ces raisons politiques qui nous ont entraînés dans le Sud, un certain attrait vers l'inconnu, et le désir d'en soulever le voile.

On a quelquefois distingué les solitudes du sud de l'Algérie en grand et petit Sahara. La limite naturelle entre ces deux régions est la grande chaîne saharienne. On désigne plus habituellement la région du nord sous le nom de Hauts-plateaux.

A quelques kilomètres au sud des postes de Sebdou, de Daya, de Saïda, de Frenda, au-dessous même de Tiaret et de Boghar, se dressent de puissantes falaises du sommet

desquelles on domine de vastes plaines à l'horizon indéterminé comme celui de la mer. Ce n'est pas encore le Sahara ; mais on a eu raison d'appeler ces solitudes le petit Sahara, parce qu'elles en ont tous les caractères, moins l'étendue indéfinie.

Elles sont séparées du Sahara proprement dit par une épaisse région montagneuse, qui n'a pas moins d'une vingtaine de lieues de largeur dans certaines parties et dont les crêtes dépassent parfois 2000 mètres.

Les altitudes des plateaux varient entre 900 et 1000 mètres, et c'est à peine si la monotonie de leur aspect est variée par de petites crêtes, ou par quelques îlots rocheux qui émergent de loin en loin et qui ont résisté au gigantesque travail de dénivellation par les eaux, dont ce pays conserve les traces irrécusables.

La plaine n'est pas horizontale cependant ; elle est ondulée comme le fond d'une mer que le mouvement des vagues aurait affouillé ; elle est déchirée par quelques ravines creusées autrefois par les eaux ; mais l'uniformité et la nudité de sa surface sont telles, que l'œil, manquant de point de repère, ne peut apprécier ni les creux ni les hauteurs.

Une troupe en marche ou un campement doivent se faire éclairer à grandes distances pour se garder contre des embuscades, aussi dangereuses et presque aussi faciles à tendre que dans le pays le plus couvert.

L'étranger qu'aucun indice n'alarme, aussi loin elle porte sa vue, ne se doute pas souvent que, dans un pli de terrain, à moins d'une portée de fusil, se dérobe un douar de nomades, un djich de billards, un ennemi quelconque.

Le caractère principal de ces grandes plaines est leur aridité. Dans bien des endroits le sol serait fertile s'il était arrosé ; mais il ne pleut presque jamais, quelques jours à peine vers les équinoxes. La terre desséchée boit rapidement les eaux ; le peu qui n'est pas absorbé ou emporté par l'évaporation causée par des vents d'une extrême violence, se rassemble dans quelques trous naturels, ghedir, où elle séjourne quelques jours, quelques semaines parfois, à moins que des troupeaux ne viennent les épuiser.

En certaines places, lorsqu'une couche imperméable forme cuvette à quelque distance de la surface, on peut creuser des puits dans lesquels l'eau se conserve toute l'année. Ce sont des oglat, près desquels se trouve parfois un campement permanent, mais ces points d'eau sont extrêmement rares.

Enfin, dans les parties les plus basses des plateaux, se voient des bassins plus ou moins étendus : mares, étangs ou lacs, la plupart du temps desséchés, qu'on appelle dava, sebkha ou chott, suivant leur étendue, derniers résidus du grand lac intérieur dont les rivages étaient autrefois la falaise tellienne au nord, les escarpes de la chaîne saharienne au sud.

En hiver, les pluies et les neiges y amènent une couche d'eau très mince qui, en s'évaporant, dépose en efflorescences blanchâtres les sels qu'elles ont dissous en coulant sur les roches magnésiennes ou qui sont ramenés du sous-sol par un phénomène de capillarité.

Les plus importants sont les chotts el-Gharbi et ech-Chergui (c'est-à-dire les chotts de l'ouest et de l'est). Pendant l'été, on peut les traverser presque partout en prenant simplement la précaution d'éviter le danger de l'enlèvement dans les flaques de sables

mouillés.

Mais la chaleur produite par la réverbération impose des fatigues extrêmement pénibles à des hommes à pied. De décevants mirages semblent toujours annoncer l'approche d'une nappe liquide qui n'existe pas et sur laquelle paraissent se refléter de îles et des rivages imaginaires.

Dans ces lacs sans eau viennent finir des vallées également arides. Les cartes doivent cependant les indiquer soigneusement, non pas tant à cause de l'importance du relief qui les borde, qu'en raison des puits ou des ghedirs qu'on peut y rencontrer.

C'est là aussi que l'on peut espérer trouver encore quelques arbustes rabougris, quelques broussailles de jujubiers sauvages épargnés par le feu des campements des nomades arabes ou des colonnes françaises.

Sur ces immenses étendues, aussi grandes en surface que le Tell tout entier, il n'existe en effet aucune culture, et, en fait de végétation naturelle, il n'y pousse que de l'alfa, du diss, clos touffes de thym ou de lavande, et quelques autres plantes ligneuses.

Parfois, après les pluies, apparaissent soudain de véritables prairies émaillées de fleurs éphémères que l'humidité a fait éclore en quelques jours et que le brûlant sirocco flétrira en quelques heures.

Si misérables que paraissent être ces pauvres plantes, dont le robuste tempérament s'accommode de la sécheresse ordinaire du sol, de l'envahissement du sable, des rigueurs d'un climat excessif dont les écarts sont parfois de 40 à 50 degrés, entre le froid glacial des nuits et la chaleur torride du soleil de midi, elles n'en constituent pas moins des ressources d'autant plus précieuses que ce sont les seules qui permettent aux nomades d'y vivre, parce qu'ils peuvent y faire vivre leurs troupeaux<sup>6</sup>. L'alfa est la plante la plus répandue et la plus utile. C'est une sorte de jonc herbacé. Il offre un fourrage qu'acceptent les chevaux et même les petits bœufs du pays, comme les moutons et les chameaux, plus sobres et moins exigeants. Lorsque la terre est profonde et assez arrosée, les touffes sont épaisses, serrées les unes contre les autres; les tiges s'élèvent de leurs gaines à 50 ou 60 centimètres du sol et quelquefois plus; mais on ne trouve guère ces conditions favorables que dans les montagnes du Sud; partout ailleurs, l'alfa est moitié moins haut, mais lorsqu'il est fin, il n'en n'est pas moins recherché et apprécié.

Outre ses propriétés nutritives, l'alfa se prête à divers usages industriels, à la sparterie, à la fabrication du papier. Depuis quelques années, on l'exploite régulièrement pour cet usage; on en exporte d'énormes quantités qui constituent un fret rémunérateur pour les chemins de fer dont les têtes atteignent les Hauts-Plateaux. La ligne d'Arzeu à Saïda n'a même été construite que dans le but d'exploiter l'alfa; plusieurs autres seront bientôt terminées sur d'autres points.

Bien conduite, l'exploitation de l'alfa est pour ainsi dire indéfinie, à la condition de

<sup>6</sup>Le climat des Hauts-Plateaux passe pour être sain; il est parfois très rigoureux en hiver. Au mois de janvier 1882, lorsque la colonne Brunetière se portait de Tiaret sur Aflou, d'effroyables tourmentes de neige imposèrent des souffrances exceptionnelles aux hommes et aux animaux. Le 21 décembre, la couche de neige avait 0m,30; le 30 décembre le thermomètre descendit à -17°; on perdit 116 chameaux dans une journée.

ménager la plante, d'arracher les tiges des gaines sans toucher à la racine. La tige se reforme alors en trois ou quatre années. Il y a donc là une source incontestablement importante de profits pour l'Algérie. Il faut dire, cependant, que les spéculateurs industriels et les ouvriers, la plupart Espagnols et Marocains, qu'ils emploient, nomades d'un certain genre que rien n'attache au sol et qui disparaissent aussitôt le gain réalisé, ne contribuent pas à la colonisation stable et à la prise réelle de possession du pays. D'autre part, les nomades déjà repoussés du Tell voient, par suite des concessions des terrains d'alfa, se restreindre chaque jour l'étendue des parcours sur lesquels ils promènent leurs troupeaux. Les tribus s'appauvrissent, et la misère est toujours mauvaise conseillère.

7

La sécurité sera-t-elle plus grande là mesure que le vide se fera sur les plateaux ? C'est là une opinion qui a ses défenseurs ; l'avenir pourra la justifier ; mais, quant à présent, il faut s'attendre à ce que l'Arabe résiste avant de se laisser refouler plus loin. Le diss a certaine analogie avec l'alfa, mais il est plus fin et ses touffes sont plus minces. Quant aux autres plantes, elles n'offrent de pâturages aux bestiaux qu'au moment où poussent leurs bourgeons, et les troupeaux les détruisent vite ; seuls les chameaux, grâce à leurs puissantes mâchoires, peuvent en broyer les rudes tiges épineuses et trouver une nourriture dans les brindilles desséchées que l'on ne croirait propres qu'à faire dit feu et que l'on appelle pour cela le bois de chameaux. Tel qu'il est, le désert a son charme ; l'Arabe aime ses vastes horizons, son silence, la majesté de ses nuits, soit que les étoiles piquent de leurs mille points brillants un ciel sombre et profond dans une atmosphère sans vapeurs, soit que la lune projette son éblouissante clarté sur les plaines sans limites ; mais le vent du sud y vient trop souvent pousser ses rafales de sable ; il est difficile de rendre l'angoisse qui saisit alors hommes et animaux étouffés dans un air brûlant et irrespirable.

Quoi qu'il en soit, cette vie de la tente a exercé aussi son attrait sur beaucoup d'entre nous qui, libres d'autres soucis, ont pu la mener librement ; on comprend que le nomade tienne à cette existence, qu'il ne veuille pas l'échanger contre la contrainte de

<sup>7</sup>L'exportation de l'alfa a été de 530,000 tonnes dans la période de 1867 à 1878, représentant une valeur de plus de 66 millions de francs. Dans la période de 1879 à 1381, l'exportation a été de plus de 224,000 tonnes, qui se répartissent ainsi :

Pour	l'Angleterre . . .	170,000
	la France . . .	8,000
	l'Espagne . . .	39,000
	le Portugal . . .	3,600
	la Belgique . . .	2,600
	autres pays . . .	1,000
	Total . . .	224,200

L'alfa est employé pour faire du papier, des cordages, des ouvrages de sparterie, même des étoffes. Le rendement est d'environ 2 à 3 quintaux par hectare, acheté 3 francs le quintal sur place. Les frais sont évalués à 25 francs par hectare. Le quintal de qualité moyenne se vend 43 francs à Oran. L'écart entre ces prix permet un bénéfice d'environ 40 francs par hectare.

nos habitudes, qu'il dédaigne les avances fallacieuses que la civilisation vient lui faire, et qu'il soit l'ennemi forcément irréconciliable de quiconque voudra lui en imposer les entraves.

Les principales tribus nomades du Sud-Oranais sont, en allant de l'ouest à l'est. à partir de la frontière du Maroc, les Oulad en-Nahr, fraction dissidente des Oulad Sid Cheikh ;

les Oulad Balagh ;

les Hamian, qui se divisent en deux grandes fractions, dont l'une est marocaine ; tribus remuantes, incertaines, difficiles à gouverner ;

les Beni Matar, au nord du chott ;

les Yacoub, grande tribu, mais dont les migrations sont restreintes et qui s'éloigne peu des chotts ; les Rezaina, refoulés du Tell, et qui campent actuellement les sud du chott ;

les Harar, puissante tribu qui s'étend depuis les pieds de l'Ouarsenis jusqu'au Djebel-Amour ;

les Trafi, la plus importante de toutes, dont les migrations s'étendent du Gourara aux limites du Tell. Serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh, ils ont été entraînés dans toutes les insurrections et constituent la majeure partie de leurs contingents. Ils ont tous émigré au Maroc au moment de l'insurrection de 1881, et n'ont été autorisés à rentrer qu'en 1883.

Les Harar se sont souvent montrés d'une fidélité incertaine ; mais comme ils sont rapprochés de nos postes et campent dans le territoire compris entre Frenda, Tiaret, Aflou et Géryville, on peut les surveiller assez efficacement. Un poste a, dans ce but, été créé à Aïn Oussekr, entre Aflou et Tiaret. La résidence de leur agha, el-Hadj Kaddour ben Sahraoui, était, à Aïn Souguer, à une vingtaine de kilomètres au Sud de Tiaret.<sup>8</sup>

Il n'y a pas de route, à proprement parler, à travers les Hauts-Plateaux oranais, mais seulement des pistes que suivent les convois. On peut d'ailleurs passer presque partout, mais les directions sont néanmoins absolument fixées par la nécessité de venir camper près des fruits ou des ghedirs, qui sont rares. Amis et ennemis doivent venir s'y désaltérer ; la plupart du temps, il suffirait donc de tenir quelques points pour intercepter les mouvements des tribus insurgées. Les directions les plus ordinairement suivies sont celles qui vont du nord au sud et dont les points d'attache sont à la lisière du Tell : el-Aricha, Ras el-Ma, Daya, Saïda, Tiaret. Ces chemins conduisent à Mecheria et à

<sup>8</sup>En 1864, l'attitude de ce personnage, au moment du massacre de la colonne Beauprêtre avait paru douteuse, il s'était éloigné avec ses goums, lorsque les Oulad Sidi Cheick attaquèrent la colonne. En 1881, il a évité de se compromettre. Vivant toujours loin de nos établissements, sans faire aucune concession aux habitudes françaises, il représentait presque seul dans la province d'Oran ces grands chefs militaires avec lesquels l'autorité est obligée de compter si elle craint de les supprimer. Sa fortune énorme ne consistait qu'en troupeaux et en argent. qu'il emportait avec lui. Il n'avait ni terres, ni maisons. On jugea nécessaire de l'interner à Alger. Il est mort en 1889. Par contre, le bach agha de Frenda (mort en décembre 1884) était d'une vieille famille dont l'amitié et le dévouement ne se sont point démentis. C'est lui qui a donné les premiers renseignements sur les mouvements qui agitaient, les tribus en 1871 et qui a prévenu de l'insurrection menaçante.

Géryville, les deux places de ravitaillement où l'on reprend haleine pour pousser vers le Sud.

Il est difficile de déterminer d'une manière précise une limite aux plateaux du Sud-Oranais. En avant de la puissante muraille de 2000 mètres environ d'altitude, entre Figuig et Tiout, qui sépare bien nettement les hauts-Plateaux du Sahara, des crêtes, sans liaison marquée les unes avec les autres, surgissent du fond de l'ancienne mer intérieure. Ces îlots de montagnes ne sont évidemment que les parties culminantes des plissements anciens, érodés par de puissants mouvements torrentiels ou recouverts en partie par les sédiments qui ont comblé le fond de cette mer.

Les plus remarquables sont les alignements formés par le djebel Guettar, qui sépare les versants des chotts Gharbi et, Chergui, et le djebel Aïssa (1800m), au nord d'Aïn Sefra.

Entre eux, se creuse un grand golfe de 50 kilomètres de large, séparé en deux bras par une crête moins importante que les précédentes, djebel Morghad, etc., entre Sfissifa et Magroun. Dans le bras occidental passe la route de Mecheria à Aïn ben Khelil et à Aïn Chaïr ; dans le bras oriental est tracée la route de Mecheria à Aïn Sefra par Naâma et Mekalis. La partie la plus creuse entre Aïn ben Khelil et Mecheria porte encore le nom de el-Bahar (la mer).

Les sections de route entre Mecheria et Aïn ben Khelil, entre Mecheria et Aïn Sefra, ont été rendues praticables aux charrois. Le chemin de fer a été poussé jusqu'à Aïn Sefra. La direction des crêtes est ici nord 1/4 est.

C'est aussi la direction principale de la crête du djebel Antar, qui se dresse isolé à 1550 mètres environ d'altitude et se continue par le djebel Amrag jusqu'aux rives méridionales du chott ech-Chergui. Mais le plissement du nord de l'Afrique a contribué à relever la partie sud du djebel Antar. Au sommet de l'angle formé par ces deux directions, est le poste de Mecheria, à l'extrémité du couloir qui sépare le djebel Antar de son avant-chaîne, le djebel Aniter (le petit Antar).

Une description de détail des solitudes des Hauts-Plateaux n'ajouterait rien aux renseignements donnés par l'étude de la carte. Aussi nous bornerons-nous à une sorte de nomenclature méthodique des points qui intéressent le plus les opérations militaires :

**Mecheria** était un ancien ksar ruiné, au pied du djebel Antar, à l'angle formé par les deux directions de la montagne, très exposé par cette situation aux tourbillons des vents qui viennent se briser sur ses flancs, près d'une source d'un faible débit. Ce point, a été choisi, en 1881, pendant l'insurrection de Bou Amama, comme terminus du chemin de fer prolongé depuis jusqu'à Aïn Sefra, et comme principale place de ravitaillement des colonnes du Sud. On y a construit de grands baraquements pour magasins et logements, et on les entourés d'une chemise en pierre d'un grand développement.

**Géryville** <sup>9</sup>, à la limite nord des montagnes du Ksel, a été fondé en 1853, près du ksar d'el-Biod, sur l'emplacement d'un poste romain. C'est un grand fort entouré d'une haute chemise maçonnée, à l'abri de toute attaque. A ses pieds se groupent le village

<sup>9</sup>Le colonel Géry est le premier officier qui ait conduit une colonne dans cette région, en 1845.

arabe et quelques maisons européennes formant agglomération de 800 à 900 individus ; c'est l'embryon d'une ville, mais d'une ville exclusivement militaire, où il y aurait plus d'inconvénients que d'avantages à attirer la colonisation.

Les températures extrêmes varient de  $-12^{\circ}$  en hiver à  $+40^{\circ}$  en été (1882). Altitude, 1307 mètres. Géryville avait, jusqu'à présent, ses communications avec Saïda par une route jalonnée par des caravansérails, dans la vallée de l'oued Cherrafa. Un poste était établi à moitié chemin, à Aïn Sfissifa, au sud du chott. La construction de la lune ferrée de Mecheria a fait reporter à la station de Bou Guetoub la tête de la route. Entre Géryville et Mecheria, le pays est désert ; mais, à moitié chemin environ, les puits de Tismoulin indiquent le point de rencontre des pistes que suivent les nomades ; c'est un carrefour du désert, d'une grande importance. Les routes de Saïda à Mecheria et à Géryville traversent le chott Chergui.

Le chott **ech-Chergui** s'allonge de l'ouest à l'est, dans la direction ordinaire des plissements du nord de l'Afrique, sur une longueur de 150 kilomètres environ. Il se compose de deux bassins principaux séparés par le seuil du Kheider, par lequel a été tracé le chemin de fer de Saïda à Mecheria. Le centre du chott est toujours boueux.

Le **Kheider** est un point très remarquable. Une source abondante jaillit au pied d'un monticule sur lequel a été construite une tour pour les signaux optiques, de laquelle on communique avec Mecheria, Géryville, Ras el-Ma, Saïda. On y a établi une redoute, une gare fortifiée et des magasins. A quelque distance au nord est le village de Sidi Khelifat, habité par des marabouts, sorte de terrain resté neutre pendant les insurrections de 1881.

L'oued **Cherrafa**, principal tributaire de la portion orientale du chott Chergui, descend du djebel el-Biod et du djebel Ksel, dans les environs de Géryville, et passe au caravansérail du kheneg Azir, où il traverse la dernière ride formant la bordure méridionale du bassin du chott.

La daya Askoura n'est, en quelque sorte, que le prolongement oriental du chott Chergui, dont elle n'est séparée que par un pays plat : Oum el-Firan. C'est le bassin de réception de l'oued **Sidi en-Nacer**, dont les eaux descendent du plateau d'Aouinet bou Beker, du djebel Ksel, et du djebel Tarf. Dans sa vallée se trouvent le marabout de Sidi en-Nacer, et, à quelques kilomètres à l'est, l'Aïn Riah, près duquel étaient campés les douars qui donnèrent le signal de la révolte de 1881. par le massacre du lieutenant Weinbrenner (avril).

A l'extrémité sud-ouest du chott, le poste de Bou Guern jalonne la route de Mecheria à Ras el-Ma. C'est là que vient finir l'oued **el-Adjedar**, dont l'origine est à la séparation même des eaux. au nord d'Aïn Sfissifa, et qui creuse une longue vallée entre le djebel Guettar à l'ouest et le djebel Antar à l'est.

Dominant sa vallée, **Aïn ben Khelil** commande les passages des routes d'Aïn Chaïr, à travers le djebel Guettar. A 110 kilomètres d'el-Aricha, à 45 kil. au sud-ouest de Mecheria, à 45 kil. à l'ouest des dayas et des puits de Tonadjer et de Feretis, où viennent boire les nombreux troupeaux des Trafi, à 25 kil. au nord de Magroun, où se trouvent de nombreux puits et où viennent se croiser plusieurs routes allant à Géryville, au chott



Tigri, et, aux oasis des Oulad Sidi Cheikh, c'est le centre du territoire des Hamian : l'eau y est très abondante ; l'alfa couvre les plateaux. Ce poste avait été autrefois occupé, mais on l'avait abandonné en 1856 ; on l'a repris depuis 1881.

Les principales stations du chemin de fer entre Saïda et Mecheria sont, en partant de Saïda :

Aïn el-Hadjjar, ateliers de bottelage d'alfa de la Compagnie franco-algérienne. Belles cultures et eaux abondantes. Ce centre, récemment formé, compte plus de 3,000 habitants, la plupart espagnols ; Tafaroua, tête de l'ancienne route de Géryville ; Khalfalla, chantiers d'alfa sur lesquels eurent lieu les massacres de 1881 ; Modzba (Oum es-Sebaa, le pays des lions), bifurcation sur les chantiers d'alfa de Mahroum (alt. 1057m) ; Le Kheider (alt. 985m) ; Bou Guetoub, point de départ de la route nouvelle de Géryville et probablement du chemin de fer qui sera poussé dans cette direction. A l'ouest de Mecheria et d'Aïn ben Khelil, sur la frontière marocaine, sont les chotts Tigri et el-Gharbi.

Le chott **Tigri**<sup>10</sup>, tout entier sur le territoire marocain, reçoit très peu de rivières. Les montagnes qui en forment la ceinture méridionale ont cependant des altitudes de 1200 à 1300 mètres et au delà, mais la dépression du chott se trouve sur la ligne même de séparation des eaux, entre les deux versants des Hauts-Plateaux.

Le chott **el-Gharbi** est coupé par la frontière marocaine. La seule rivière notable qu'il reçoit vient du sud : c'est l'oued **Bou Remod**, dont l'origine se trouve près du chott Tigri.

---

### Zone frontière et Sahara marocain

Les relations incessantes de nos tribus avec les tribus marocaines, l'incertitude de la délimitation entre l'Algérie et le Maroc, nous obligent à donner quelques notions sur le Sahara marocain, en même temps que sur le Sahara oranais.

Le traité de délimitation du 18 mars 1845 avec le Maroc dit que, dans le Sahara, il n'y a pas de limite territoriale à établir, puisque la terre ne se laboure pas et qu'elle sert de pacage aux nomades des deux empires, qui viennent y camper pour y trouver les pâturages et les eaux qui leur sont nécessaires :

« Les Hamian Djemba et les Oulad Sidi Cheikh Gharaba dépendent du Maroc ; les Oulad Sidi. Cheikh Cheraga et tous les autres Ilamian dépendent de l'Algérie. »

« Les ksour qui appartiennent au Maroc sont ceux de Ich et de Figuig ; ceux qui appartiennent à l'Algérie sont ceux d'Aïn Sefra, Aïn Sfissifa, Asla, Tiout, Chellala, el-Abiod, et Bou Semghoun (art. 5). »

« Quant au pays qui est au sud des ksour des deux gouvernements, comme il n'y a

<sup>10</sup>Une reconnaissance topographique du chott Tigri a été faite au mois d'avril 1882, par une mission dirigée par le capitaine de Castries. Cette région était alors occupée par les insurgés au milieu desquels se trouvait Bou Amama. L'escorte, formée de deux compagnies de la légion, fut enveloppée et attaquée par des forces nombreuses ; elle réussit à se dégager, mais la plupart des documents furent malheureusement perdus avec le convoi (20 avril 1882).

pas d'eau, qu'il est inhabitable, que c'est le désert proprement dit, la délimitation en serait superflue. »

Les principales tribus marocaines sont :

Les **Beni Guil**, grande tribu dont le territoire fait face à celui des Hamian ; ils ont pour limite le chott Tigri, le ksar d'Aïn Chaïr où ils déposent leurs grains, les ksour d'el-Mekam et de Debdou au nord, le djebel Grouz qui domine Figuig, et la source de Ben Ghadaïa. Outre les ksour précédents, ils ont ceux d'el-Amar Sfisifa et de Mongheul. Ils ont 1000 tentes environ et peuvent mettre sur pied 600 cavaliers et 2.000 fantassins.

Les **Oulad Djerir** à l'ouest de Figuig. Peu nombreux. ils habitent les montagnes. 60 cavaliers.

Les **Douy Menia**, évalués à 2.500 individus, habitent l'oued Guir, tantôt dans sa partie supérieure, tantôt dans sa partie inférieure. Ils commercent entre Figuig et Tafilala. Leurs ksour principaux sont : Beni Goumi, Tourefana, el-Kenadsa, Béni Abbès, Sigueli, sur l'oued Guir. Ils peuvent mettre sur pied 1000 cavaliers et 2500 fantassins. Ce sont des agriculteurs et des pasteurs petits nomades.

Les **Beraber** (nom générique donné aux ksouriens de race berbère qui habitent les ksour entre Figuig et le Tafilalet) forment le Zegdou, c'est-à-dire une confédération. C'est contre eux qu'eut lieu l'expédition du général de Wimpfen, en 1870 ; depuis lors, ils sont restés fidèles à leur promesse de ne plus porter les armes contre nous.

Les **Amour**, petite tribu qui habite les montagnes près de Moghar et vient camper près de Figuig. Hardis pillards, ils forment des djichs de 10 à 20 cavaliers, auxquels on doit attribuer la plupart des méfaits qui se commettent dans le Sud.

Les **Angad** et les **Beni Snassen**, tribus de la frontière près de Sebdou, contre lesquelles eut lieu l'expédition de 1859.

Le **Sahara marocain** comprend deux versants, celui de l'océan, celui de l'oued Guir. On n'a sur cette région que des renseignements fort incomplets. Elle a été traversée par Caillé, en 1828, lors de son retour de Timbouctou ; par Gerhard Rohlfs, en 1864, dans son voyage de Tanger à Tripoli ; en 1880, par le Dr Lentz, qui s'est rendu du Maroc au Sénégal par Timbouctou et, plus récemment, par M. Charles Soller, qui a exploré l'oued Draâ.

Sur ce versant s'ouvrent trois principales vallées : celles de l'oued Sous, de l'oued Noum. et de l'oued Draâ. La vallée de l'oued **Sou**, une des plus riches du Maroc, est le jardin de cette partie de l'Afrique. La vallée de l'oued **Noum** est fort peu connue. Un voyageur français, Léopold Panet, qui, au prix des plus grands dangers, se rendit, en 1850, du Sénégal à Mogador, passa par Aougilmin, le chef-lieu de l'oued Noum.

Sur la vallée de l'oued **Draâ**, les renseignements sont plus précis<sup>11</sup>. Une de ses vallées supérieures, l'oued Dadès, occupe une des grandes gorges, au pied même de l'Atlas. « Sur un parcours de quarante lieues, ses deux rives sont bordées sans interruption de jardins et de villages. »

L'oued Draâ coule du nord au sud jusqu'à la sebkha de Debiaïat, que les habitants

<sup>11</sup> Voir : Notice sur l'oued Draâ. *Bulletin de la Société de géographie*, décembre 1850

cultivent lorsque l'inondation est suffisante. Il se replie ensuite perpendiculairement à l'ouest et à 200 lieues environ, à vol d'oiseau, il atteint les rives de l'océan sur le parallèle des îles Canaries.

Les zaouïas sont nombreuses dans sa vallée ; celle de Tamegrout (30° latitude nord), résidence du chef de l'ordre des Nassiria, jouit d'une grande réputation et d'une grande influence. Elle a de nombreuses succursales, entre autres la grande zaouïa de Irazan dan l'oued Sous, où 500 tolba font leurs études aux frais de la confrérie. Après l'insurrection de 1864. les familles algériennes des Laghouat et des Trali. émigrées dans le sud-ouest, s'affilièrent à cet ordre ; elles ont, depuis lors, conservé des relations avec lui et sont visitées par ses mokaddems. Cette région ne relève que nominalelement du sultan du Maroc, dont les makhzen y paraissent cependant de temps à autre pour lever l'impôt.

En marchant de l'ouest à l'est, on rencontre ensuite les grandes oasis du Tafilet (Tafilala), dont la ville principale est Abouan. Elles ont 200,000 palmiers, dit-on. C'est le point de départ des caravanes qui vont à Timbouctou par Taudeni et de celles qui vont au Touat. C'est donc un important centre de trafic où viennent s'approvisionner les tribus sahariennes du sud-ouest. Elles sont arrosées par l'oued Sis, qui disparaît sous les sables dans la sebkha de Daoura (29°lat. nord).

Vient ensuite la région du **Zegdou**, habitée par des populations remuantes et belliqueuses, chez lesquelles nos tribus sahariennes révoltées sont assurées de trouver le refuge dont elles ont besoin, et qui, d'autre part, fournissent les plus nombreux contingents aux insurrections du Sud-Oranais. Ce pays est traversé par l'oued Guir et par ses tributaires, dont un des principaux est l'oued Zousfana, qui vient des oasis de Figuig. L'oued Guir change plusieurs fois de nom ; après avoir reçu l'oued Zousfana, on l'appelle oued Messaoud, Messaoura ou Saoura. Sa vallée est une suite d'oasis et de villages, avec de l'eau abondante à chaque étape, et des ressources variées jusqu'au Gourara. Le voyageur allemand Rohlf dit qu'on l'appelle Ghaba (la forêt) à cause de ses nombreux palmiers.

### Expédition du général de Wimpfen (1870)

Au commencement de l'année 1870, des incursions de tribus marocaines avant eu lieu sur notre territoire, le général de Wimpfen, commandant alors la division d'Oran, sollicita et obtint l'autorisation de conduire une expédition au centre même de ce foyer d'hostilité. Au mois de mars 1870, il rassembla donc une colonne nombreuse<sup>12</sup> aux puits d'Aïn ben Khelil, et se porta sur le Zegdou. Il laissa un poste, pour jalonner sa route, aux oasis de Bou Kaïs, dont les cultures magnifiques s'étendent sur 40 ou 50 hectares, et traversa l'oasis de Kenadsa (30 kilomètres de l'oued Guir), dont la zaouïa, très vénérée, envoie de nombreux missionnaires dans le Tell algérien.

Le 11 avril, la cotonne arriva sur les bords de l'oued Guir. Une crue subite venait de gonfler le fleuve ; large alors comme un bras de mer, « ses vagues écumantes bondissaient, comme les flots d'une mer en courroux. » Tout ce pays est remarquable par la richesse de

<sup>12</sup>1500 hommes d'infanterie, 12 escadrons, 600 chameaux, des cavaliers de boums, 3 sections d'artillerie.

ses cultures et de ses pâturages toujours frais<sup>13</sup>. On descendit le long du fleuve pendant deux étapes, et, le 15 avril au matin, on arriva « au point nommé Bahariat, ou les petites mers, parce que c'est la partie la plus large de cette riche vallée, dont la fertilité est due aux crues périodiques d'une rivière qui, petite image du Nil, féconde de ses eaux des surfaces très étendues ». « ... Au centre de ces lagunes, et sur une étendue de 8 à 10 kilomètres, s'élèvent des dunes, qui forment une espèce de grande place forte naturelle où les Douy Menia s'étaient réunis avec leurs troupeaux et leurs richesses. » Cette très forte position fut attaquée et enlevée le 15 avril. Le rapport du général de Wimpfen évalue à 16,000 le chiffre des populations concentrées autour de ce point, dont 7 à 8,000 hommes armés, Deux jours après, la colonne, ayant reçu des otages comme garantie des conditions de paix, rétrograda. Pendant cette expédition, le poste de Ben Kaïs avait été attaqué à plusieurs reprises. Le général de Wimpfen voulut châtier les coupables de cette agression et se porta sur Aïn Chair. Cette oasis est dominée par un ksar fortifié. Deux cents coups de canon furent tirés sur son enceinte de terre ; mais les projectiles passaient « comme une vrille dans une planche », sans produire d'effet sérieux. L'attaque fut ordonnée ; l'oasis fut enlevée ; mais les efforts des assaillants furent arrêtés par la résistance du ksar. Cette affaire coûta 14 tués et 130 blessés. Le lendemain eurent lieu quelques pourparlers que l'on voulut bien considérer comme un acte de soumission, et la colonne reprit sa marche.

Cette expédition, qu'il nous a paru intéressant de résumer, a permis de connaître un pays sur lequel on avait peu de renseignements, et d'apprécier l'appui que nos dissidents peinent trouver chez les tribus marocaines. El-Bahariat est à 14 jours de caravane de Gourara et à 17 jours du Touat, à travers un pays peuplé et cultivé. Si la France avait porté ses frontières sur l'oued Saoura, elle aurait pu dominer cette région, en assurer la sécurité, et, peut-être ouvrir à son commerce cette route très avantageuse.

Le Sahara n'est donc pas le désert que l'on avait cru. Il est parsemé d'oasis appartenant à des tribus rivales, souvent en guerre les unes contre les autres, et sur lesquelles les chefs religieux seuls exercent une influence sérieuse.

Les oasis sont, en quelque sorte, les points de repère des tribus nomades dans leurs migrations périodiques, migrations de quelques journées seulement pour les unes, migrations à très longs parcours pour les autres, C'est là qu'elles emmagasinent leurs grains, qu'elles déposent leurs réserves, sous la garde d'une population sédentaire qui joue le rôle de fermiers et qu'on appelle Khammès. L'oasis est toujours entourée d'une enceinte ; elle est irriguée par des puits et renferme des cultures de légumes, d'orge, mais surtout de palmiers dont les dattes sont, avec les laines, la principale denrée d'échange avec les produits du Tell. Au centre, de l'oasis est un ksar, village fortifié, susceptible d'une grande résistance. L'attaque d'Aïn Chair est venue, après bien d'autres, en donner la preuve. Le ksar est une fortification imprenable pour des Arabes, qui n'ont ni canons, ni engins de siège.<sup>14</sup>

<sup>13</sup>On évalue à 450,000 les palmiers de l'oued Guir.

<sup>14</sup>En 1838, Abd-el-Kader, qui avait des troupes régulières et de l'artillerie, assiégea pendant neuf mois

# MONTAGNES DES KSOUR ET OASIS DES OULAD SIDI CHEICK

La limite méridionale des hauts-Plateaux est formée par une suite de montagnes importantes dont les directions (le fractures rappellent les directions ordinaires du nord de l'Afrique. Leurs principaux sommets dépassent 2,000 mètres, et plusieurs massifs ont souvent une grande importance. Nous leur donnons, dans leur ensemble, le nom de **Chaîne saharienne**.

Dans la province d'Oran, cette chaîne se subdivise de l'ouest à l'est en :

- montagnes des Ksour, entre Figuig et Géryville ;
- massif du Ksel, à l'est de Géryville ;
- Djebel -Amour, jusqu'au méridien de Laghouat.

## Montagnes des Ksour

On donne le nom de montagnes des Ksour à l'ensemble des montagnes qui s'étendent de Figuig à Géryville, dans les vallées desquelles se trouvent les ksour des tribus sahariennes, principalement ceux des Oulad Sidi Cheikh. Elles se décomposent en un certain nombre de petits massifs distincts :

- Le djebel **Grouz**, encore peu connu, est à l'est de Figuig.
- Le djebel **Maïz** (1,950m) au nord de Figuig, est un massif isolé, singulièrement abrupt et fracturé, Il est entouré par les vallées supérieures des oueds qui se réunissent à Figuig.
- Le djebel **Beni Smir** (2,000m) est compris entre l'oued Zousfana (Figuig) et l'oued Dermel (Ich).
- Le **djebel Mzi** (2,200m) est la masse culminante de cette région, entre l'oued d'Ich et le teniet Founassa.

Ce passage très difficile sépare le djebel Mzi du Mir el-djebel ; il a été amélioré par les travaux de nos colonnes, et offre aujourd'hui la direction la plus courte et la meilleure, en partant des postes d'Aïn Sfisifa et d'Aïn Sefra, pour marcher sur Figuig. Il est surveillé par la redoute de Djenien bou Rezg, construite sur l'oued DermeL au sud du col, à environ 45 kil. de Figuig. Le **Mir el-djebel** est compris entre le teniet Founassa et le teniet Djeliba. Ce dernier passage, qui conduit directement de Sfisifa aux Moghar, est fort mauvais. Le **djebel Mekter** est compris entre le teniet Djeliba et la route de Tiout aux Moghar par le kheneg el-Hadjad et la vallée de l'oued Namous.

La direction générale de l'ensemble de ces montagnes est celle des plissements du nord de l'Afrique ; mais leurs crêtes présentent des brisures dans tous les sens. L'intérieur des massifs offre l'aspect de véritables cratères d'effondrement, et les couches bouleversées en le ksar d'Aïn Madhi avant de s'en rendre maître. On connaît, aussi les énergiques résistances des ksour de Zaatcha et de Laghouat.

tous sens montrent toutes les inclinaisons, depuis l'horizontale jusqu'à la verticale. Ces montagnes sont, en partie, boisées : thuyas et quelques chênes ; les térébinthes atteignent de grandes dimensions.

La chaîne s'affaisse ensuite ; elle se prolonge par de longues arêtes parallèles de peu d'épaisseur et d'une faible altitude. dessinant de longs couloirs qui ouvrent, de l'ouest à l'est, des communications assez faciles entre les ksour. Il est très à remarquer que ces montagnes ne forment nullement la ligne de partage des eaux entre le versant saharien et le versant des Hauts-Plateaux. Cette ligne de partage se trouve très au nord de leurs crêtes ; on pourrait la jalonner ainsi : puits de Magroun, sebkha de Naâma, Géryville, à une altitude qui varie entre 1200 mèt. vers Magroun et 1000 mèt. à Géryville.

Les massifs sont presque exclusivement composés de roches de grès, fracturées, démolies, bouleversées, offrant, pour ainsi dire, la navrante image d'une effroyable destruction. Ce sont d'immenses ruines dont les matériaux gisent de toutes parts dans un complet désordre ; cependant on reconnaît que les escarpes sont ordinairement orientées au nord. Ces roches, dépouillées de végétation, s'effritent sous l'action successive des eaux, de la chaleur, et des vents ; leurs débris couvrent les plaines desquelles elles émergent. Ce sont tantôt, comme sur les Hamada, des cailloux de toute grosseur, aux angles vifs, recouverts d'une espèce de vernis noirâtre d'origine organique ; tantôt des sables fins et secs qui s'accumulent en dunes mouvantes ; tantôt des masses plus ou moins argileuses qui retiennent les eaux et forment des guerahs, des dayas, étangs ou marais. Les montagnes dominent les plateaux d'environ 1000 mètres ; leurs escarpes aux parois verticales leur donnent un aspect assez imposant ; ce sont des citadelles colossales qu'il a souvent fallu enlever de vive force. Les Amour en font encore leurs réduits, et, chaque fois que l'on voulait les châtier, il fallait pénétrer dans des gorges où nulle piste n'est tracée, et en gravir les rochers sous le feu de l'ennemi embusqué. Les plus hautes crêtes du djebel Beni Smir, du djebel Mzi, du Tir el-djebel, ont été ainsi emportées d'assaut en 1881-1882, pendant l'insurrection de Bou Amama, à la suite de laquelle nous avons définitivement affirmé notre puissance en créant la redoute d'Aïn Sefra, en ouvrant plusieurs routes militaires pour traverser les montagnes, et en prolongeant le chemin de fer de Mecheria jusqu'à Aïn Sefra.

Les ravins qui déchirent les montagnes et les plaines qui les séparent offrent de riches pâturages. Le palmier prospère dans les vallées, généralement bien arrosées. L'hiver est donc tempéré dans les plaines, tandis que la neige, couvrant les sommets pendant plusieurs mois, assure le régime des eaux et la fertilité des régions inférieures. « Le printemps est surtout admirable ; la flore saharienne transforme les plaines en parterres parfumés, et les sources, alimentées par la fonte des neiges, jaillissent abondantes ; la limpidité du ciel y est en tout temps sans égale<sup>15</sup>. »

« Le fond des pâturages est l'alfa : mais une infinité d'autres plantes, que les troupeaux affectionnent, y croissent à profusion. Le bouz (épi de l'alfa), qui constitue un

<sup>15</sup> *Le Cercle d'Aïn Sefra* (1883), par le capitaine de Beauval ; intéressant travail auquel nous avons emprunté une partie des renseignements suivants.

fouillage aussi nourrissant que l'avoine, y est superbe ; et, en outre, comme il se forme plus ou moins tôt, suivant l'exposition et l'altitude, il peut s'y cueillir pendant les mois de mars et avril.

« Le bœuf des Amour, petit et trapu, la chèvre, mais principalement le mouton et le chameau, s'y multiplieront dans de grandes proportions, lorsque la sécurité du pays sera assurée, que les tribus n'auront plus à craindre d'être continuellement razzées par leurs voisins. et qu'elles trouveront à écouler leurs produits vers le Tell, » « De cette partie de la chaîne saharienne, descendent vers le sud cinq rivières principales dont les vallées coupent les routes de Figuig à Laghouat, et sont les directions naturelles des nomades dans leurs migrations périodiques,

Ce sont, de l'ouest à l'est : l'oued Zousfana, l'oued Namous, l'oued Gharbi, l'oued Seggueur, l'oued Zergoun ; ce dernier vient du Djebel-Arnour.

L'oued **Zousfana** est tributaire de gauche de l'oued Guir ; il est le grand collecteur d'une vaste région montagneuse dont les eaux viennent se réunir dans le pays de Figuig. La branche maîtresse, oued Mader el-Ahmar, qui descend directement du nord au sud, commence aux environs d'Oulakak, eaux abondantes, à 20 kil. à l'ouest de Sfissifa, et prolonge en sens inverse la vallée de l'oued el-Adjeddar, tributaire du choit. A el-Attatch, il reçoit (r. d.) les eaux qui viennent de Souf Kesser, du djebel Melah, et l'oued el-Kheroua qui dessine une longue vallée de l'ouest à l'est, sur le versant nord du djebel Maïz. Dans cette vallée, à 16 kil. à l'ouest d'el-Attatch, près d'un bois de térébinthes séculaires, on trouve beaucoup d'eau. C'est un « des sites les plus séduisants du sud »,

Au pied du djebel Maïz, il faut citer également le point d'eau d'Hadjerat es-Sem.

La masse du djebel Maïz est limitée au sud par la vallée de l'oued Tisserfin, trihutaire de l'oued Zousfana, parallèle à la précédente ; elle sépare le djebel Maïz du djebel Grouz. Ces deux vallées ouvrent les routes d'Aïn Chaïr. L'oued Zousfana contourne à l'est les oasis de Figuig, et à 25 kil. plus au sud, près de Nakhelet el-Brahimi, il se réunit à l'oued **Dermel**, dont le cours est également dirigé du nord au sud et qui ouvre le col de Founassa, entre le djebel Mzi et le Mir el-djebel (route de Figuig à Sfissifa). L'oued Dermel passe près de la redoute de Djenien bou Rezg, reçoit (r. d.) la rivière d'Ich, qui contourne à l'ouest le massif du Mzi. On voit donc quelle est son importance pour les communications entre Figuig et le cercle d'Aïn Sefra ; la distance entre ces deux points est d'environ 130 kilomètres.

Plus au sud, l'oued Zousfana reçoit (r. d.) l'oued **Fendi**, dont les eaux arrosent les oasis de Bou Yala et de Fendi.

Le pays de **Figuig** comprend neuf ksour réunis dans une même enceinte. Le plus important est celui de Zenaga. On en a estimé la population totale à plus de 15,000 habitants, ayant 3,000 fusils. « C'est une grande forêt de palmiers, entourée de villages qui paraissent se toucher. Une ravissante verdure forme comme le fleuron de ce paysage, d'où se dégagent d'élégantes mosquées et de blancs minarets. Une longue muraille en pisé, surmontée de nombreuses tours, enferme le tout.. Enfin, un cercle de petites montagnes ont l'air d'avoir été plantées exprès pour rompre l'effort des vents violents du nord et

pour opposer une barrière aux sables du désert<sup>16</sup>. » Elles sont composées de roches de forme dentelée, et sont séparées par des cols assez faciles. Le relief de la plupart de ces hauteurs est d'environ 60 à 100 mètres au-dessus du terrain avoisinant. Quelques-unes sont accessibles pour l'artillerie et dans une situation d'où l'on commanderait les oasis. Figuig est un des grands marchés entre les produits du Soudan et ceux de l'industrie européenne. On y échange des soies, des cotons, des toiles, du sel, des armes, de la poudre, de menus objets : ciseaux, aiguilles, miroirs, etc., contre l'ivoire, la poudre d'or, les plumes d'autruche, les cuirs, les esclaves, etc.... Il arrive, chaque année, deux ou trois caravanes du Gourara, qui est à 16 jours de marche.

### Environs de Figuig<sup>17</sup>

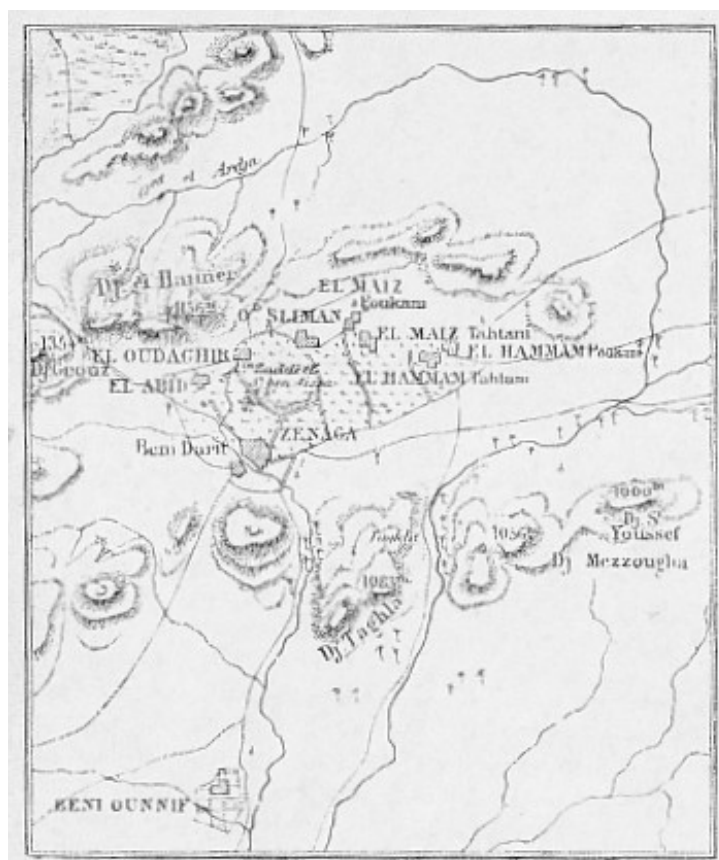


FIG. 3 – Environs de Figuig.

Les habitants de Figuig refusent de laisser pénétrer des Français dans leur enceinte et de commercer avec nous ; ils prétendent avoir tes bénéfices de la neutralité, ce qui ne les empêche pas de prêter appui à tous les dissidents de notre frontière saharienne.

En 1868, la colonne du colonel Colonieu vint camper aux portes mêmes de l'oasis, sans y pénétrer. En 1870, des instructions spéciales avaient été données au général de Wimpfen pour qu'il évitât un conflit avec les populations de Figuig.

<sup>16</sup> *Itinéraire de Géryville à Figuig*, par le capitaine Perrot (Spectateur militaire, 1881).- *Notes sur Figuig* par le capitaine de Castries (Bulletin de la Société de Géographie, 1882).

<sup>17</sup> D'après les travaux de MM. de Castries, capitaine, Delcroix et Brosclard, lieutenants.



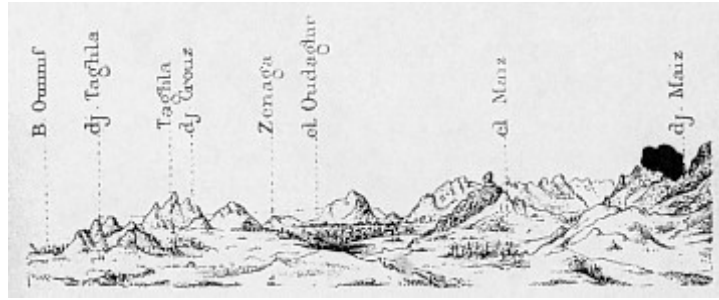


FIG. 4 – Vue panoramique de l'oasis de Figuig.

En 1882, lors de la poursuite de Bou Amama, des colonnes se rapprochèrent de Figuig. Les habitants manifestèrent chaque fois leurs intentions belliqueuses en sortant en armes de leurs oasis. Une fois même, à la suite d'un engagement de nuit avec les insurgés, qui s'étaient réfugiés sous leurs murs, les projectiles ayant atteint leurs jardins, ils vinrent en grand nombre attaquer le détachement français et chercher à lui couper la retraite. Cette insulte est restée impunie. Elle aurait pu être le motif d'une action militaire contre ce repaire.

Si l'on voulait attaquer Figuig, il faudrait, a-t-on dit, s'attendre à trouver derrière ses murs tous les guerriers de la région ; mais on a exagéré l'importance de ses murailles et de ses tours. La véritable défense est dans ses jardins, ses palmiers, ses clôtures enchevêtrées, et surtout dans l'esprit guerrier et indépendant de sa population. Les gens de Figuig, que le tracé de la frontière a laissés en dehors de notre territoire, ne sont que nominalement soumis à l'empereur du Maroc, qui n'exerce chez eux aucune autorité effective, mais dont ils réclament l'intervention lorsque leurs intérêts le leur conseillent. Sans attaquer de vive force l'oasis, ce qui nécessiterait un effort considérable, et entraînerait, sans doute, des sacrifices importants, il serait possible de ruiner les ksour par un bombardement et d'amener ainsi à composition ces populations malveillantes, dont l'insolente attitude porte atteinte au prestige de notre puissance et chez lesquelles nos ennemis sont toujours sûrs de trouver appui et refuge ; mais l'occupation permanente de ces oasis nous obligerait à nous immiscer dans leur administration, dans leurs procédés commerciaux <sup>18</sup>, et nous entraînerait dans des difficultés nombreuses. Les Zenaga sont les maîtres réels de Figuig. Leurs jardins occupent plus d'un quart de la superficie de l'oasis ; ce sont eux qui possèdent la plus grande partie des palmiers des oasis voisines. Ils ont 1600 fusils. Leurs querelles avec ; leurs voisins d'Oudaghir pour la possession des eaux de l'Aïn Zaddert ont maintes fois ensanglanté les ksour, qui sont ainsi divisés en deux sofs très hostiles.

<sup>18</sup>Une des questions les plus délicates à régler avec les tribus qui commercent avec le Soudan, est celle du trafic des esclaves. La condition de l'esclave dans la société arabe est d'ailleurs fort douce. C'est un membre de la famille, traité comme les autres serviteurs et vivant de la vie commune, sans être pour personne un objet de mépris. La femme esclave, épousée par le maître, a les mêmes prérogatives que la femme libre, et les enfants jouissent de droits égaux à ceux des autres. L'empereur du Maroc, Si-Kaddour, un des chefs des Oulad sidi Cheikh, Bou Amama, le marabout Tedjini, etc., descendent de femmes noires.

Les Amour sont, pour ainsi dire, l'unique tribu nomade de l'oasis de Figuig, aux environs de laquelle ils campent.

En dehors de la grande oasis, de nombreux bouquets de palmiers jalonnent le cours de l'oued Zousfana et de ses affluents. Exploitées par les seuls habitants de Figuig, ces plantations sont loin d'avoir l'extension dont elles sont susceptibles : il suffirait de quelques travaux pour les développer, et les deux rives de la rivière, jusqu'à une grande distance dans le sud, pourraient être transformées en une forêt véritable. En effet, l'oued Zousfana est le collecteur de masses d'eaux considérables qui alimentent de grandes nappes souterraines ; sur tous les points où l'on voit des touffes verdoyantes, l'eau est à fleur de terre. « Plusieurs ksour ont existé dans ces bosquets ; mais ils ont été abandonnés faute de protection. Ici encore, c'est par suite du manque de sécurité que cette terre ne rend qu'une faible partie de ce qu'elle pourrait produire. »

**Ich** est le dernier ksar marocain à l'est de Figuig, à l'extrémité d'un long et pénible défilé, au pied d'une montagne qui l'abrite des vents du nord, sur le bord de l'eau, avec un millier de palmiers et 200 habitants.

L'**oued Namous** (rivière aux moustiques) reçoit ses premières eaux des environs de la sebkha de Naâma ; une de ses branches supérieures coule dans la vallée, orientée du nord au sud, qui unit la sebkha à Tiout et fournit des eaux abondantes à cette oasis. Un peu plus au sud, il se réunit à l'oued qui draine les eaux du versant nord du Mir el-djebel et du djebel Mekter, entre Aïn Sfissifa et Aïn Sefra. Après avoir traversé les montagnes dans le kheneg el-Hadjadj, il reçoit les eaux de leur versant sud par la rivière des Moghar. Un des points les plus importants de sa vallée inférieure est et-Outed (Outidat), point d'étape des nomades lorsqu'ils se portent de Figuig à Laghouat et cherchent à se tenir en dehors de notre atteinte. Dans le bassin de l'oued Namous sont les ksour principaux d'Aïn Sfissita, Aïn Sefra, Tiout, Moghar.

**Aïn Sfissifa** est bâti en amphithéâtre sur un plateau incliné à l'est et taillé à pic à l'ouest ; le climat est trop froid pour que les palmiers puissent y pousser. Le ksar est pauvre, mais la position est militairement importante. Il doit son origine à la koubba de Lalla Sfixa, mère des Oulad Nahr, fraction dissidente des Oulad Sidi Cheikh.

**Aïn Sefra**, à 30 kil. en aval dans la vallée de l'oued Sfissifa, est plus important ; le village renferme 800 habitants. Les jardins sont bien cultivés, les palmiers commencent à se montrer. Le ksar est adossé à des dunes élevées qui, au coucher du soleil, bordent d'une tranche dorée le pied des escarpes sombres du djebel Mekter, et dont les sables menacent maisons et cultures d'un envahissement prochain.

C'est ce point qui a été choisi en 1882 pour l'établissement du poste avancé dans les montagnes sahariennes. On a construit une redoute, de vastes magasins, des casernes, etc., enveloppés par une chemise de pierre d'un grand développement. Ce poste commande la longue vallée longitudinale du nord des montagnes, et quelques-uns des passages ; mais il n'a qu'une action éloignée sur les débouchés de Sfissifa et de Tiout. Il est relié au Tell par une ligne ferrée et en communication optique avec Mecheria par un observatoire situé sur le djebel Aïssa.

Dans une des vallées supérieures du djebel Aïssa, on a installé un sanatorium qui reçoit les malades et où vient s'installer, pendant la saison chaude, une partie de la garnison d'Aïn Sefra.

**Tiout**, environ 800 habitants au milieu de montagnes de grès dont les dépressions ont été aménagées en canaux et en réservoirs pour les eaux, qui sont abondantes et arrosent de belles cultures d'orge, de vignes, et de palmiers. Les indigènes, dans leur langage imagé, disent : « Il y a à Tiout un fleuve comme le Nil, une véritable mer. » Les maisons sont mieux bâties que dans les autres ksour. Tiout renferme un certain nombre de serviteurs des Tedjâna et des descendants de Sidi Ahmed ben Youcef, qui sont nos alliés naturels. C'est une position importante et facile à garder. Elle commande, en outre, la tête de la vallée de l'oued Namous, où se trouvent en aval les deux ksour de Moghar.

**Moghar-Tahtani** (Moghar inférieur), 15.000 palmiers, sur l'oued Namous, au sud de Tiout. Ces deux ksour ont été les foyers où a pris naissance, en 1880, l'insurrection de Bou Amama. Ils ont été visités, pour la première fois, en 1846 ? par la colonne du général Cavaignac, qui en rasa les oasis. Ils servent de dépôt aux Hamian Gharaba. Situés au sud des montagnes, ils permettent de surveiller les mouvements des Sahariens. On y a placé (1883) un poste avancé.

Les terres irrigables de ces vallées donnent de l'orge ; avec quelques travaux, leur superficie serait considérable. « L'eau n'est pas partout visible, mais elle descend, en abondance, des hauteurs où l'hiver laisse longtemps séjourner ses neiges, et qui, encore suffisamment boisées, conservent l'humidité et forment de vastes nappes souterraines. Ainsi, les puits creusés à Aïn Sefra plongent dans une nappe alimentée par le djebel Mekter ; en face, dans la vallée de l'oued Mouïla, on voit sourdre en des points nombreux les eaux d'infiltration qui descendent du djebel Aïssa. Il en est de même dans le djebel Beni Smir, dans le djebel Grouz. »

Les hautes montagnes sont bordées au sud par une série, d'avant-chaînes beaucoup moins élevées (chebka Tamednaïa, djebel Karouba, djebel Keridicha), par-dessus lesquelles, des sommets du Mir el-djebel et du djebel Mekter, on aperçoit les plateaux pierreux des Hamada et l'horizon indéfini des Areg.

Le djebel Mekter est, à l'est le dernier massif considérable de la chaîne des Ksour. La vallée de l'oued Namous circonscrit, de ce côté, la haute région montagneuse du Sud-Oranais, qui est limitée à l'ouest par l'oued Zousfana.

A l'est de Tiout, les montagnes s'affaissent. Ce sont d'abord les rides qui séparent les vallées supérieures de l'oued Namous et de l'oued Gharbi (djebel Djara, etc.).

A l'est de l'oued Gharbi, les chaînes s'allongent en étroites arêtes dans la direction générale des plissements du nord de l'Afrique, dessinant entre elles de longues vallées dont les eaux se sont vidées dans la mer saharienne par les brisures de leurs berges méridionales. Entre Bou Semghoun et les Arbâouat, les principales rides portent les noms de djebel es-Somrn, djebel bes-Seba. Entre les Arbâouat et l'oued Seggueur, l'aspect des montagnes est le même : djebel Bou Noukta à l'est des Arbâouat, djebel el-Ghiar entre Kerakda et Ghassoul ; au nord, djebel Guerdjouma, dont les pentes dominant le défilé

d'Aïn el-Orak, route de Géryville aux Arbâouat. Un pays très accidenté, sans crête maîtresse, réunit ces montagnes aux massifs du Ksel.

Vers le sud, jusqu'à Brézina, se succèdent une série d'arêtes parallèles, courtes et étroites. entre lesquelles coulent les eaux de l'oued Seggueur.

Le versant méridional de la région montagneuse est marqué par une mince arête rectiligne, sorte de long mur, aligné suivant les deux directions ordinaires des plissements de cette région, et très caractéristique dans son aspect. Bien que l'observation n'en ait pas été faite, il est à supposer que cette formation est due à la solidification de dunes, protégées maintenant par une enveloppe calcaire.

L'oued **Gharbi** est formé de deux branches : Dans la vallée de la branche occidentale sont les ksour d'Asla, de Chellâla, de Bou Semghoun. Dans la vallée de la branche orientale (oued Beredad), sont les Arbâouat et el-Abiod Sidi Cheikh. Plus au sud, dans la vallée même de l'oued Gharbi, Benoud et les puits de Mengoud à l'entrée des Areg. C'est cette ligne d'eau que suivent d'ordinaire les caravanes qui vont au Gourara après s'être organisées à el-Abiod.

**Asla**, entouré d'une muraille flanquée de cinq grosses tours, avec des ruelles mal-saines, des maisons misérables, est perché en nid d'aigle sur une colline rocheuse ; les jardins sont assez bien entretenus, abrités contre les vents du nord et du sud par deux chaînes parallèles ; environ 1200 palmiers.

**Chellâla-Dahrania** (Chellâla du nord) (alt. 1095m) est plus important : c'est un ksar de 700 habitants environ, avec des eaux abondantes et de beaux jardins, Si Hamza (des Oulad Sidi Cheikh) y avait une maison construite à la française. Un peu plus loin se trouve Chellâla-Gueblia (Chellâla du sud), petit ksar d'une centaine d'habitations.

Ces villages nous ont toujours été peu sympathiques. En 1867. ils ont donné appui à Si Lala ; on y a livré combat. En 1881, c'est près de Chellâla que les contingents de Bou Amama attaquèrent la colonne du colonel Innocenti (19 mai). Nos goums ayant été ramenés sur le convoi, il en résulta un certain désordre et des pertes sensibles.

**Bou Semghoun** (alt. 986m). eaux abondantes, environ 10,000 palmiers, 600 habitants. Koubba de Sidi Ahmed Tedjini.

**Les Arbaouat** (Arba, piton) : **Arba-Foukani** (150 hab.) et **Arba-Tahtani** (300 hab.), cultures de palmiers, grenadiers, figuiers, pêchers, etc. Tous ces villages sont affreusement misérables, population chétive, étioyée par la vie déprimante des ksour.

**El-Abiod Sidi Cheikh** : cinq ksour groupés autour de la koubba de Sidi Cheikh<sup>19</sup>, un des centres de l'insurrection de 1881. La koubba a été détruite par le colonel de Négrier pendant l'insurrection de 1882, et les ossements du marabout transportés à Géryville. Elle a été reconstruite depuis, et les restes du marabout ont été rapportés. Elle redevient le lieu de pèlerinage des Sahariens, dont les dons reconstitueront rapidement ses richesses. A el-Abiod s'organisent les caravanes des Trafi et des Hamian pour le voyage annuel du Gourara ; ils viennent implorer la protection du Saint avant d'entreprendre leur pénible voyage ; c'est une des raisons de l'importance requise par cette oasis.

<sup>19</sup>Voir au chapitre des confréries religieuses.

L'oued **Seggueur** reçoit ses premières eaux du plateau d'Aouinet bou Beker (1360m), au pied des montagnes du Ksel, d'où descendent également les ruisseaux qui forment l'oued Sidi en-Naġer, tributaire des Hauts-Plateaux. Sa vallée est une des directions les plus habituellement suivies par les nomades; elle a une importance particulière. Un de ses principaux affluents supérieurs est l'oued Ghassoul.

**Ghassoul**, ksar de 300 habitants; l'eau, très abondante, coule, en tout temps. A l'oued Ghassoul viennent se réunir les eaux qui descendent d'Aïn el-Orak (route de Géryville aux Arbâouat) et du ksar de Kerakda (route des Arbâouat 1. Ghassoul).

**Brézina** (alt. 560m), environ 8,000 palmiers, à la limite méridionale des montagnes, nœud important de communications; c'est la vigie de Géryville vers le sud, comme Moghar est celle d'Aïn Sefra. Près de Brézina, la rivière perce la montagne par un couloir souterrain. C'est au sud de Brézina qu'elle prend le nom d'oued Seggucur.

A environ 25 kil. plus au sud et à 2 kil. à l'ouest de l'oued Seggueur, est le ksar abandonné de Sidi el-Hadj edDin. La koubba a été détruite par la colonne de Sonis en 1868. Entre l'oued Gharbi et l'oued Seggueur, on pourrait citer encore plusieurs petits oueds moins importants, qui reçoivent leurs eaux de la dernière avant-chaîne. Ils coupent les routes d'el-Abiod et de Benoud à Sidi el-Hadj ed-Din et en indiquent les points d'eau.

L'oued **Zerghoun** reçoit les eaux du massif principal du Djebel-Amour; les vallées supérieures, creusées entre des montagnes qui atteignent près de 2,000 mètres, sont directement opposées à celles que l'on considère comme la tête du Chéelif. Elles se réunissent au ksar d'el-Macta (1064m), sur la route de Géryville à Laghouat. L'oued Zerghoun passe à **Tadjerouna** (alt. 873m), ksar des Oulad Yacoub, à la limite méridionale des montagnes; légumes et céréales, mais peu de palmiers.

Il a pour tributaire (r. d.) l'oued Mellala, qui descend des hauteurs de Sidi Brahim (1422m) et passe à **el-Maïa** (945m), ksar très pauvre, avec des palmiers chétifs, à 8 kil. à l'ouest de Tadjerouna.

Toutes ces vallées sahariennes s'effacent à une distance moyenne de 120 kilomètres des montagnes, à la limite de la zone des Areg, dans laquelle on ne trouve plus d'eau.

### Oulad Sidi Cheikh<sup>20</sup>

Sur la région frontière entre l'Algérie et le Maroc est établie la grande tribu des Oulad Sidi Cheikh, dont l'influence s'étend sur une grande partie du Sahara. La pacification du Sud dépend donc des relations que l'autorité française peut établir avec ses chefs influents.

Cette tribu a pour ancêtre le marabout Sidi Cheikh.

Les Oulad Sidi Cheikh se divisent en Gharaba (Occidentaux) et Cheraga (Orientaux).

<sup>20</sup>On prononce dans la province d'Oran : Oulad Sidi Chihir; c'est l'orthographe donnée par *de Slane et Gabeau* (Vocabulaire destiné à fixer la transcription en français des noms de personnes et de lieux usités chez les indigènes de l'Algérie). Le général Parmentier a calculé que l'on pourrait écrire le mot Cheikh de 160 manières.

Ces derniers sont deux fois plus nombreux, Ces fractions sont séparées par des haines traditionnelles qui les arment sans cesse les unes contre les autres. Par moments, un accord survient pourtant entre elles pour s'opposer à l'ennemi commun.

D'après l'art. 4 du traité de Tanger, 1845, conclu avec le Maroc, les Gharaba sont sujets marocains et les Cheraga sont sujets français ; mais néanmoins les Gharaba, quoique Marocains, ont des ksour sur le territoire français, et encore on a omis de dire quelles étaient les fractions des Oulad Sidi Cheikh qui constituent les Gharaba et celles qui constituent les Cheraga.

Les limites territoriales ne sont pas mieux fixées. On s'est borné à énumérer les tribus et les ksour qui appartiennent à l'une et à l'autre puissance. Il résulte de ces singulières conventions que la France est autorisée à poursuivre ses sujets rebelles au delà des ksour qui appartiennent au Maroc, mais qu'on ignore souvent si l'ennemi que l'on poursuit relève de la France ou du Maroc. Des complications fréquentes ont été la conséquence de cet état de choses.

Il faut ajouter que, par suite de l'instabilité de la politique suivie à leur égard, nous sommes fréquemment en état d'hostilité avec les Cheraga comme avec les Gharaba.

Les premières relations avec les Oulad Sidi Cheikh datent de 1845, époque à laquelle le colonel Géry conduisit une colonne de reconnaissance dans le Sud-Oranais. Les ksour étaient alors assez florissants. Ils avaient pour chefs Si Hamza, qui commandait dans la région d'el-Abiod, et Ben Tayeb, qui commandait dans la région de Figuig.

Des relations d'amitié furent établies avec eux. Sept ans plus tard, par un coup de main hardi, Si Hamza, dont on croyait avoir à se plaindre, était enlevé au milieu de ses gours et conduit par surprise à Alger.

Notre prestige était alors si grand que Si Hamza accepta le titre de khalifa des populations sahariennes.

Il combattit dès lors avec fidélité pour notre cause, étendit son autorité et la nôtre jusqu'à Ouargla <sup>21</sup>. Ce fut pour l'appuyer et pour le surveiller tout en même temps, que la construction de la redoute de Géryville fut décidée en 1853.

La puissance de Si Hamza grandissait chaque jour ; c'est avec « un luxe tout asiatique, et une magnificence imposante » <sup>22</sup>, qu'il venait, en 1858, à la tête de ses brillants cavaliers ; au-devant de la colonne du général Durrieu. Cette puissance porta ombrage. « On regretta peut-être d'avoir investi un Arabe d'un aussi grand commandement. On oublia que, d'un autre côté, nous avions le plus grand besoin d'un voisin et d'un allié puissant, autant pour garder notre frontière que pour servir d'intermédiaire entre nous et les tribus plus éloignées. »

On traita dès lors le grand chef avec moins d'égards. Sa fidélité ne se démentit pas cependant, jusqu'au moment où il mourut de choléra, à Alger, en 1861 . Son fils et l'héritier de sa puissance, Bon Beker, mourut également, l'année suivante à Alger ; dès lors, semblent rompus les liens qui attachaient cette grande famille à notre service. Des

<sup>21</sup>voir plus loin le Précis historique.

<sup>22</sup>Perrot, *De Géryville à Figuig*.

froissements dans les rapports avec les bureaux arabes achevèrent leur désaffection, et le deuxième fils, Si Sliman, leva l'étendard de la révolte.

Il vint attaquer, à Aouinet Bou Beker, une petite colonne conduite par le lieutenant-colonel Beauprêtre, commandant supérieur du cercle de Tiaret, et la détruisit complètement (8 avril 1864). Lui-même fut tué.

Le commandement passa successivement aux mains de ses frères, Mohammed et Ahmed, qui moururent en 1865 et en 1867, et ensuite à Si Kaddour, qui est actuellement encore, le chef militaire, tandis que son neveu, Si Hamza, est l'héritier de l'autorité religieuse.

La soumission de la région des ksour des Oulad Sidi Cheikh n'a eu lieu qu'à la suite des expéditions conduites dans ces montagnes, depuis le mois de février jusqu'au mois de mai 1882, pour atteindre les tribus insurgées par Bou Amama, les rejeter dans l'ouest, et leur interdire l'accès de ces riches pâturages. Le 11 avril 1882, les contingents ennemis furent atteints et, battus à l'oasis de Fendi, à environ 30 kil. au sud de Figuig. A la fin du mois, on les dispersait de nouveau à Souf Kesser, à 60 kil. au nord de Figuig.

Le 11 mai, on avait poussé jusqu'à 180 kil. à l'ouest de Figuig, à 35 kil, au delà d'Aïn Chaïr, et l'on culbutait de nouveau les tribus qui suivaient Bou Amama.

La création du poste d'Aïn Sefra et l'organisation de ce nouveau cercle ont pour but de maintenir désormais tout ce pays sous notre autorité directe. Ce résultat ne sera atteint, qu'à la condition que les colonnes d'Aïn Sefra puissent facilement se porter sur le versant saharien et couper en deux les tribus, en rejetant à l'est Trafi et Oulad Sidi Cheikh Cheraga; à l'ouest, Oulad Sidi Cheikh Gharaba, Beni Guir, Douy Menia, Oulad Djerir, en ne leur permettant de communiquer que par les déserts pierreux des Hamada et en leur fermant les routes des montagnes, C'est dans ce but, que le chemin de fer a été poussé jusqu'à Aïn Sefra, et que la redoute de Djenien bou Rezg a été construite au sud des montagnes <sup>23</sup>.

<sup>23</sup>Si Hamza a fait sa soumission en 1884, et son attitude a été dès lors assez satisfaisante pour lui mériter en 1889 la décoration de la Légion d'honneur.

## MONTAGNES DU KSEL ET DU DJEBEL-AMOUR

Sous le nom de **Montagnes du Ksel** nous comprendrons l'ensemble des crêtes qui accidentent le pays à l'est de Géryville, et dont l'aire des plus accentuées est celle du **Ksel**, entre Géryville et Stitten, dans les gorges de laquelle vit une tribu remuante, souvent insurgée, les Laghouat du Ksel. Elle marque la séparation des eaux entre le versant des chotts et le versant saharien. Un de ses sommets culminants est le djebel Bon Derga, que l'on peut mettre en communication optique d'un côté avec le Kheider sur le chott Chergui, de l'autre avec le djebel Okba, près d'Aflou.

Les nomades qui se rendent au Sahara en passant à l'ouest du Djebel-Amour ont deux directions à suivre, à l'est ou à l'ouest du djebel Ksel : d'un côté par Géryville, de l'autre par le plateau d'Aouinet bou Beker. Parallèlement à la chaîne du Ksel, à moins de 20 kilomètres en descendant vers le colt Gharbi, on doit franchir le djebel **Tarf**, qui forme une sorte d'avant-chaîne entre Géryville et Sidi en-Naçer, et, à une vingtaine de kilomètres plus loin, la ride appelée **es-Sekkin**, qui constitue, à hauteur du kheneg Azir, la berge même du bassin du chott.

### Le Djebel-Amour

Le Djebel-Amour n'est pas une montagne ; c'est une haute région que l'on peut assez exactement limiter à l'ouest par le chemin de Stitten, teniet el-Ouassa, el-Maïa ; à l'est, par le chemin de Zenina à Tadjemout. Une énorme muraille à pic, le **kef Guebli** (les rochers du sud), la termine brusquement au-dessus du Sahara. Un des points culminants de cette muraille est le Ras Merkeb (1580m) au nord-ouest d'Aïn Madhi d'où l'on découvre tout le massif du Djebel-Amour jusqu'au djebel Gourou au nord.

Le plan d'ensemble de sa surface, s'abaisse vers le nord, où il est soutenu par des plis moins élevés.

Le djebel Sidi Lahssen (1408m) et le djebel Archa, qui forment la cluse traversée par le Chélif en aval d'el-Beïda, en sont les derniers accidents ; ils forment caps sur les plaines du nord ; de leurs sommets, on voit les avant-chaînes du Tell. Cet épais massif est le résultat d'un plissement et d'un exhaussement de l'écorce terrestre. La direction du plissement est la direction ordinaire du nord de l'Afrique ; mais la masse paraît avoir subi un deuxième mouvement, par suite duquel elle a plongé à l'ouest en se brisant et s'escarpant en divers points à l'est.

Ce deuxième mouvement est manifesté par les directions du djebel Ksel et par celle du djebel Lazereg ; il en est résulté que plusieurs des rides qui accidentent la surface du plateau, comme, par exemple, le djebel Okba (1710m), le djebel Gourou (1708m), le djebel Bou Zid au nord d'Aflou, ont une crête orientée nord-est et présentent leur sommet culminant et une forte escarpe à leur extrémité orientale, tandis qu'à l'ouest la crête s'affaisse en pente adoucie jusqu'au plateau.

On trouve dans le Djebel-Amour des plaines élevées ou de larges vallées de pâturages, des pentes qui ont été boisées, mais qui, de leurs anciens manteaux de forêts, n'ont conservé que des arbres isolés : thuyas, chênes verts, lauriers-roses, détruits chaque jour



par une dévastation inconsciente.

Une des caractéristiques principales de la portion orientale du Djebel-Amour, sont les plateaux des **Gada** ; on appelle ainsi d'immenses tables de rochers, découpées dans le massif par de profondes érosions. Nues, désolées, avec des murs de pierres éboulées, surmontées par des falaises à pic, presque partout inaccessibles, elles dominent de 50 à 100 mètres et même plus, les vallées qui les entourent. La plus étendue est la Gada d'Enfous, comprise entre l'oued Mzi et l'oued Ghicha, les deux bras supérieurs de l'oued Djedi. Au pied des Gada, on circule assez facilement dans des vallées presque toujours arrosées et herbeuses : Sur les plateaux, des pâturages offrent des ressources pour l'élevage des troupeaux. Il n'y a de difficulté à la marche que dans les ravines que l'on doit suivre en descendant.

Au sud, le kef Guebli, qui à une épaisseur de 8 à 12 kilomètres, n'est au contraire franchissable que par un petit nombre de passages ; ce sont :

- le teniet el-Ouassa, chemin de Géryville à el-Maïa ;
- le teniet Melah, route de Taouiala à Tadjerouna ; il est ouvert par l'oued Zergoun, qui, dans la montagne, s'appelle l'oued Melah et passe au pied de deux rochers de sel, d'une altitude de 1284 mètres, masses énormes de sel éruptif aux tons tantôt violets, tantôt blancs ou verdâtres, profondément ravinées par les eaux ;
- le teniet ou foug Reddad, route d'Aflou à Aïn Madhi ;
- le teniet Seklafa, ouvert par l'oued Mzi, route directe d'Aflou à Laghouat par Tadjemout.

Ces chemins sont tracés dans des vallées de fracture et relativement faciles ; on ne trouve en dehors d'eux que des sentiers extrêmement rapides.

La montagne principale du Djebel-Amour est le djebel **Touila Makna** (la montagne longue des Makna), régulièrement profilée avec une cime de plus de 1900 mètres d'altitude. Elle domine le pauvre ksar et les pâturages de Bou Alem.

La ligne de séparation des eaux entre les deux versants passe au nord de Bou Alem, de Taouiala, et près d'Aflou sur les plateaux. Les nombreuses sources, qui en sortent, se réunissent en ruisseaux d'eaux limpides, remplissent des cuvettes poissonneuses, se perdent dans de petits vallons de prairie, arrosent des terres fertiles mais non cultivées, et forment un ensemble pittoresque fort rare à rencontrer en Algérie, Ce sont les sources du Chélif, de l'oued Zergoun, et de l'oued Mzi.

Autrefois, des eaux torrentueuses ont dû remplir jusqu'au bord ces étroites vallées, Lorsqu'elles se sont écoulées, elles ont, dans leur course rapide, raviné leurs berges, de sorte que les assises supérieures des terrains, suspendues en toits à peu près horizontaux, et manquant de soutien, se sont effondrées et ont recouvert les flancs de la montagne d'immenses plaques d'apparence schisteuse en forme d'écailles gigantesques<sup>24</sup>. Ce caractère est général dans le kef Guebli et dans le djebel Touila. Le plongement des couches stratifiées est au sud, les escarpes ou brisures sont au nord ; mais, sur le versant septentrional, des couches effondrées plongent au nord et parfois paraissent verticalement

<sup>24</sup>Voir page 30, les figures 5 et 5 bis.

fichées dans les alluvions de la vallée. Le Djebel-Amour doit son nom à la tribu des Amour, qui vivait dans ses vallées, mais qui a été presque totalement rejetée du côté du Maroc. Les habitants actuels sont de petits nomades ou des ksouriens, en grande partie d'origine berbère, mais ne parlant d'ailleurs que l'arabe. Cette région est, en outre, traversée par les migrations des Larbâa, des Trafi, de quelques autres encore.

Le ksar principal est **Taouiala** ; c'est presque une ville ; elle est entourée de hautes murailles, avec portes ferrées, tours de flanquement, comme une fortification du moyen âge. C'était jadis la résidence d'un chef puissant, dont les exactions et les cruautés rappelaient également l'époque féodale. Il avait une vaste habitation, solidement construite, près d'une des portes de la ville, et un crochet de pendaison en permanence près de l'entrée, témoignait des droits de haute et basse justice qu'il s'était attribués.

Taouiala a subi plusieurs sièges de la part des beys d'Oran. Elle commande la route principale du Sud par l'oued Zergoun, au point de rencontre des chemins d'Aflou et de Géryville ; c'était bien en effet une des positions maîtresses de la région, et, au point de vue de l'occupation comme de la surveillance, mieux placée qu'Aflou, qui est actuellement le centre du commandement français du Djebel-Amour.

**Aflou** (1350m) est une annexe administrative du cercle militaire de Tiaret, et non un poste fortifié. La maison de commandement ressemble plutôt à une maison agricole qu'à un établissement militaire ; elle n'est en effet destinée qu'au logement des officiers du bureau arabe et de quelques hommes de service. Susceptible cependant de défense contre les Arabes, elle n'est pas destinée à recevoir une garnison permanente. Autour, se groupent quelques jardins et les maisons d'un petit ksar. La population du cercle d'Aflou était d'environ 13,000 individus en 1883. Elle a été peu impressionnée par l'insurrection de 1881 ; un très petit nombre de tentes ont fait défection.

Si l'on avait l'intention de surveiller les mouvements des Sahariens, il faudrait se porter au delà du kef Guebli. Les petites oasis d'el-Maïa, de Tadjerouna, sont leurs magasins d'approvisionnement et commandent l'entrée des défilés de l'ouest. Tadjerouna est l'œil du Djebel-Amour vers le Sud.

Les passages de l'est sont tenus par Aïn Madhi et Tadjemout qui relèvent de Laghouat.

**Aïn Madhi** a une certaine importance ; c'est la résidence du marabout, chef de l'ordre des Tedjâna. On y maintient une petite garnison. L'influence du marabout a souvent porté ombrage aux chefs qui commandaient dans le Tell. En 1820, il résista au bey d'Oran, qui ne put s'emparer d'Aïn Madhi. En 1838, Abd-el-Kader attaqua Aïn Madhi. Il s'en rendit maître après un siège de neuf mois, et en fit raser les maisons. Elles ont été reconstruites grâce aux libéralités des serviteurs religieux de l'ordre.

Les autres ksour ne méritent pas d'être mentionnés.

Le marché principal fréquenté par les gens du Djebel-Amour est Tiaret. Chaque année, ils prennent part également à la caravane du Gourara. Les laines sont une source de richesses pour ce pays. On y fabrique des tapis estimés qui s'exportent dans le Tell comme dans le Sahara, L'alfa est remarquable par sa vigueur ; les pâturages sont nom-

breux, les terres sont fertiles en bien des endroits ; le climat tempéré rappelle celui du centre de la France. Aflou, à l'altitude de 1350 mètres, a une température moyenne de 15 à 16 degrés, avec des écarts maxima de - 13° au mois de janvier, à +40° au mois de juillet (1882). On trouverait donc dans cette région, que l'on a pu appeler le Tell saharien, des éléments appréciables de prospérité coloniale ; mais l'éloignement, la difficulté des communications, l'absence de débouchés, retarderont tout essai d'établissement européen, jusqu'au moment où le chemin de fer y pénétrera. On doit la considérer comme une réserve de l'avenir.

Le djebel **Lazereg** (montagne bleue) est une chaîne isolée bien distincte, orientée au nord 1/4 est, d'une longueur de 45 kil. sur 3 à 4 kil. de largeur. Sa crête, dont l'altitude est de 1400m environ (Toumiat Zeg, 1480m), présente des sommets arrondis ; mais elle n'est franchissable que par d'étroits ravins, aux parois verticales.

Bien qu'on ne puisse considérer le djebel Lazereg comme faisant partie du Djebel-Amour, il constitue en quelque sorte la limite orientale de cette région.

### **Organisation défensive de la frontière marocaine et du Sud-Oranais**

Nous avons, dit plus haut comment était tracée la frontière entre l'Algérie et le Maroc.

Les positions d'où l'on peut la surveiller le plus efficacement sont, à partir de Seb dou : el-Aricha, au nord du chott ; Aïn ben Khelil, au sud du chott ; Aïn Sfisifa et Aïn Sefra, dans les montagnes des Ksour ; Djenien bou Rezg, sur la route de Figuig.

Les tribus de ce territoire suivent la fortune et obéissent aux influences des marabouts qui sont maîtres des ksour du sud. C'est donc en dominant les montagnes au milieu desquelles ces ksour sont situés, que l'on peut le plus efficacement assurer la sécurité du Tell.

A la suite de l'insurrection de 1881, on a d'abord créé, comme nous l'avons dit, le poste de Mecheria, près d'un ksar ruiné, où se trouvent des sources ; on en a fait la tête du chemin de fer qui a été ensuite prolongé jusqu'à Aïn Sefra.

L'ennemi qui venait de la frontière marocaine pouvait suivre plusieurs directions de l'ouest à l'est :

Lorsqu'il se sentait appuyé par les populations des Hauts-Plateaux, il passait soit au nord des chotts, soit au sud, par Aïn ben Khelil. et Mecheria, ou par Magroun, Naâma, et Tismoulin ; lorsqu'il voulait se dérober à la surveillance des postes du Sud-Oranais et venir surprendre les populations du Djebel-Amour et du cercle de Laghouat, il passait par Aïn Sfisifa, Aïn Sefra, Tiout, Asla, Chellala, Aïn el-Orak et Géryville ;

ou par Moghar - Tatani, en Khaïla, el-Abiod Sidi Cheikh, et Sidi el-Hadj ed-Din ;

ou, plus au sud, par el-Outed (sur l'oued Namous), Benoud (sur l'oued Gharbi), et Sidi el-Hadj ed-Din (sur l'oued Seggueur).

Les colonnes françaises envoyées pour couper les routes aux dissidents devaient nécessairement suivre des directions perpendiculaires, c'est-à-dire du nord au sud en descendant les vallées.

Ces conditions sont changées depuis l'établissement des postes permanents dans la région des ksour. En étant maître des montagnes, on domine, en effet, à la fois les Hauts-Plateaux et le Sahara. Les passages sont en petit nombre, faciles à surveiller ; il suffit de les garder pour épier tous les mouvements des tribus et pour les arrêter dans leurs migrations. Des altitudes élevées, des eaux suffisantes, offrent des conditions de salubrité très convenables pour de petites garnisons.

Mais, par la fuite, les tribus nomades se rendent souvent insaisissables. Lorsque l'on est le moins leste, et il en sera toujours ainsi pour nous, il faut avoir la prévoyance de se placer d'avance sur les points où devra nécessairement passer l'ennemi, et, puisqu'il ne nous est pas possible de le gagner de vitesse et de nous passer comme lui de convois de ravitaillement, il faut, si nous voulons dominer définitivement dans le Sud, faire appel à la supériorité de notre industrie et construire des chemins de fer qui transporteront colonnes et approvisionnements.

Ni Géryville, ni Aïn Sefra, ne suffisent à la surveillance du Sahara, puisqu'ils en sont séparés par une épaisse région montagneuse. C'est donc au-delà des montagnes qu'il faudra porter les postes d'observation.

Les avancées d'Aïn Sefra vers le sud sont Djeinen bou Rezg, sur l'oued Dermel, et Moghar, sur l'oued Namous ; celles de Géryville sont el-Abiod et Brézina.

L'avancée d'Aflou doit être Tadjerouna.

Ce n'est qu'à la condition d'avoir dans ces oasis des postes permanents du maghzen, sous le commandement d'officiers vigilants, que l'on pourra être informé à temps des mouvements insurrectionnels des nomades du Sahara et appeler du Tell des colonnes mobiles tenues toujours prêtes à marcher.